ÉDOUARD LE CONFESSEUR

ROI D'ANGLETERRE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

JOANNES IOVHANNÉ

C. J. C. V.

TROISIÈME ÉDITION

PS
8431
R65E2

MONTRÉAL

E. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul.

[PROULX, J.-B.]

EDOUARD LE CONFESSEUR

ROI D'ANGLETERRE

TRAGEDIE EN CINQ ACTES

PAR

JOANNES IOVHANNÉ

C. J. C. V.

TROISIÈME ÉDITION

MONTREAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

Ex libris
universitatis
albertaensis

UNIVERSITY OF ALBERTA
QUAECUMQUE VERA

SOMMAIRE.

ACTE I.—Godwin, le régent du royaume, annonce à Sweyn, son confident, que, le jour même, Edouard et Alfred doivent arriver à Winchester ; il le charge de les faire disparaître.—Léofric et Siward, deux nobles comtes bretons, déplorent la tyrannie qui pèse sur l'Angleterre, et font des vœux pour le retour d'Edouard, leur roi légitime.—Sweyn donne aux meurtriers Céowulf et Synéwulf, la commission de poignarder les deux princes.

ACTE II.—Léofric fait connaître à Siward certains détails sur l'enfance et la jeunesse des princes.—L'évêque Brithowald raconte aux deux nobles seigneurs un songe mystérieux que le ciel lui a envoyé, songe qui lui fait espérer le rétablissement prochain d'Edouard sur le trône de ses ancêtres.—Edouard et Alfred arrivent : réception froide, leur désappointement, inquiétudes d'Alfred ; Edouard s'efforce de les calmer.

ACTE III.—Edouard et Alfred, avant de se retirer pour le repos de la nuit, s'entretiennent en une douce et amicale conversation. Les deux assassins pénètrent dans leur chambre ; Alfred est blessé grièvement, Edouard échappe au coup fatal. Alfred tombe dans un délire fiévreux, Edouard lui prodigue les soins les plus tendres.—Godwin ordonne à Sweyn, pour arriver à ses fins scélérates, d'avoir recours maintenant au poison ; ce dernier tombe dans les frayeurs, les remords et le désespoir le plus sombre.

ACTE IV.—Godwin veut arracher à Edouard une renonciation de ses droits au trône d'Angleterre ; le royal prisonnier se montre ferme, et oppose aux instances de son bourreau les réponses les plus dignes et les plus nobles.—Oswin, fils de Siward, s'introduit jusque dans les appartements des princes ; il leur annonce que son père et Leofric se préparent à faire l'assaut du château ; il leur apporte des habits pour faciliter leur évasion. Edouard refuse de quitter son frère malade.—Alfred, dévoré par la fièvre, boit à la coupe empoisonnée ; il expire entre les bras d'Edouard fondant en larmes.

ACTE V.—Edouard, pour obtenir sa délivrance, fait un vœu à saint Pierre, prince des apôtres.—Godwin envoie son prisonnier à la mort, sous la conduite de Sweyn. Il fait dire à Léofric et à Siward de vouloir bien cesser une attaque inutile ; il leur offre de visiter le château, afin qu'ils puissent se convaincre de leurs propres yeux que les princes n'y sont point. Déjà il s'applaudit du succès de ses ruses et de ses manœuvres, lorsque soudain Siward, faisant irruption dans le palais, s'empare de sa personne.—Sweyn vient annoncer qu'il a sauvé la vie d'Edouard. Edouard, apparaissant sur la scène, est salué roi par Léofric, Siward, Oswin et Brithowald.—Brithowald, dans une vision, voit passer sous ses regards étonnés les principaux événements du règne d'Edouard, sa mort glorieuse et son couronnement dans les cieux.

PERSONNAGES DU DRAME :

EDOUARD.
ALFRED, frère puîné d'Edouard.
BRITHOWALD, évêque de Wilshire.
GODWIN, comte de Kent.
LÉOFRIC, comte de Leicester.
SIWARD, comte de Northumberland.
OSWIN, fils de Siward.
SWEYN, confident de Godwin.
REDWALD, serviteur de Godwin.
CÉOWULF, } assassins.
SYNÉWULF, }
SOLDATS.

La scène, les cinq actes durant, se passe à Winchester, dans un des salons du palais royal.

UNIVERSITY
OF ALBERTA LIBRARY

EDOUARD LE CONFESSEUR

ROI D'ANGLETERRE

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

GODWIN, SWEYN.

GODWIN. — Il faut qu'ils meurent, Sweyn, il faut qu'ils meurent.

SWEYN.—Mais, quel mal ont-ils donc fait?

GODWIN.—Aucun ; ils sont innocents comme deux colombes ; cependant, il faut qu'ils meurent.

SWEYN.—Alors, pourquoi, je vous le demande, noble comte de Kent, pourquoi souiller nos mains d'un sang innocent ?

GODWIN.—Pourquoi ? l'intérêt du royaume est là, l'intérêt de la famille royale, mon intérêt, ton intérêt, Sweyn. En faut-il davantage ? Il faut qu'ils meurent.

SWEYN. — Je ne vois pas ce que vous auriez tant à craindre de deux jeunes adolescents, à peine à la fleur de l'âge, inoffensifs, inconnus, étrangers dans leur propre patrie.

Godwin.—Est-il possible, Sweyn, que tu ne prévoies pas davantage les accidents et les retours de la fortune? Le roi Hardicanut, sous les coups de la maladie qui le mine, faiblit de jour en jour ; demain, peut-être, il ne sera plus. Hardicanut n'a pour tout héritier qu'un jeune frère de huit ans, Suénon ; et ce royal enfant, tu le sais, comme le roi actuel, est issu de sang danois. Ignores-tu que les Bretons, que les Angles, que les Saxons, c'est-à-dire les neuf-dixièmes de la population totale de l'Angleterre, n'ont toujours supporté qu'avec peine la domination des Danois ? La gloire et la puissance du grand Canut ont pu, pour un temps, faire taire les aspirations nationales ; mais n'as-tu pas remarqué que depuis six ans, depuis que ses fils, Harold, puis Hardicanut, sont montés successivement sur le trône, les récriminations s'élèvent de toutes parts ? Les anciens habitants semblent nourrir des espérances secrètes qu'ils n'osent avouer tout haut. Si maintenant, par la mort de Hardicanut, ils voient à leur tête un enfant de huit ans !... Comprends-tu à présent ?

Sweyn.—Non, seigneur, je ne comprends pas.

Godwin.—Peut-on avoir le regard si court, et l'esprit si obtus ! Edouard et Alfred, qui doivent nous arriver aujourd'hui, sont les fils d'Ethelred, le roi bien-aimé des anciens jours, celui que le Danois Canut a dépossédé de ses États. Ils sont les frères d'Edmond Côte-de-Fer, dont le courage est célébré par tout le royaume dans les romances et les chants populaires. Edouard est l'héritier naturel de la couronne d'Angleterre, le chef de cette dynastie nationale si chère aux Saxons ; et sans la conquête danoise, il serait aujourd'hui heureusement régnant sur le peuple de la Bretagne. Le peuple le sait, le peuple le dit, le peuple regrette son roi... Comprends-tu maintenant ?

SWEYN.—Je comprends ceci : vous craindriez que, advenant la mort de Hardicanut, le peuple, dans un soulèvement irrésistible, ne mît sur le trône Édouard à la place du jeune Suénon.

GODWIN.—Oui, Sweyn, tu l'as dit ; je crains le peuple, et je crains les grands ; surtout, je n'aime pas les comtes de Leicester et de Northumberland, Léofric et Siward. Leur regard, devant moi, n'est pas franc ; leurs démarches sont louches ; ils n'attendent, ce me semble, pour lever le masque, qu'une occasion favorable.

SWEYN.—Mais, en vérité, comte de Kent, que la dynastie saxonne rentre dans ses droits, je ne vois pas quel si grand malheur pourrait en résulter pour vous. N'êtes-vous pas le premier, le plus puissant, le plus riche et le plus noble entre les comtes saxons ? J'aurais cru que secrètement vous auriez désiré le rétablissement de l'ancienne monarchie. Ne serait-ce pas là un honneur pour notre race, une gloire pour notre patrie ?

GODWIN.—Ah ! Sweyn, que tu connais mal les hommes ! *Race* et *patrie*, ce sont, pour les gens sensés, des mots vides de sens, des mots sonores dont on se sert pour amorcer les niais, et pour tromper les multitudes... Je suis né Saxon, il est vrai ; mais mes intérêts sont danois, je suis Danois.

SWEYN.—Seigneur, vous me surprenez ; je croyais que tout homme est sensible aux souvenirs du passé et à la gloire des ancêtres.

GODWIN.—Idées de poète et de rêveur que celles-là ! L'homme pratique ne connaît d'autre mobile en ses actions que l'intérêt. Or mon intérêt est que le sang danois nous commande. J'ai su gagner les

confiances du grand Canut ; sur son lit de mort, il m'a choisi pour être le tuteur du jeune Harold ; deux ans après, à la mort de ce dernier, je me suis fait nommer le tuteur de Hardicanut ; et bientôt, je l'espère, je serai le tuteur de l'enfant Suénon. Ainsi se prolonge sur l'Angleterre mon pouvoir d'une manière indéfinie. Sous le nom de ces simulacres de roi, c'est Godwin qui gouverne, c'est Godwin qui règne. Penses-tu que je serais prêt à risquer tous ces avantages pour les imaginations de je ne sais quelle sentimentalité ? Supposons un instant qu'Edouard revienne sur le trône de ses ancêtres, de suite mes précédents à la cour danoise me rendent suspect ; mes rivaux entourent le pouvoir ; Léofric et Siward se posent comme les oracles du conseil royal : je deviens nul, je rentre dans le néant. Et qui sait si pour me perdre, des ennemis acharnés ne soulèveraient pas contre ma longue administration des plaintes, des haines et de jalouses accusations? Non, Sweyn, il faut savoir prévenir le danger. Il faut qu'ils meurent.

Sweyn.—Mais, seigneur, ne pourriez-vous pas sauvegarder votre position sans avoir recours à de si cruelles extrémités ? La reine Emma ne favorise-t-elle pas de tout son pouvoir son fils bien-aimé, le jeune prince Suénon ? La reine Emma est pour vous.

Godwin.—Je ne me fie guère à la reine. Emma est un caractère faible, vaniteux et changeant. Autrefois, éblouie par l'éclat et l'orgueil du pouvoir, elle oublia la mémoire de son premier époux, Ethelred ; elle sacrifia les droits de ses aînés, Edouard et Alfred ; elle ne craignit pas de donner sa main au conquérant Canut, unissant ainsi honteusement ses destinées à celles du vainqueur de sa famille et de son pays. Aujourd'hui elle protège le jeune Suénon ; c'est là l'intérêt du moment ;

mais que demain, par un hasard imprévu, la face de la fortune change, elle fera peser tout aussi bien le poids de son influence en faveur d'Edouard. " Que m'importe ? se dirait-elle, dans l'un ou dans l'autre cas, la couronne repose sur la tête d'un de mes enfants." Non, non, Sweyn, il n'y a pas à compter sur la reine Emma. Il faut qu'ils meurent ; il y va de ma sécurité. Songe aussi qu'il y va de tes plus chers intérêts. Que serais-tu sans moi ? Il faut qu'ils meurent, Sweyn, il faut qu'ils meurent.

SWEYN.—Mais l'odieux de ces meurtres retombera sur notre tête.

GODWIN.—Qui le saura ? Les ténèbres de la nuit révèleront-elles ce qui aura été enseveli dans leurs replis obscurs ? Les pierres de ce château prendront-elles une voix pour raconter ce qui aura été accompli dans le silence et le secret ? Ne crains point, j'ai tout calculé, j'ai tout prévu ; je n'ai rien laissé aux incertitudes du hasard. Tu le sais, par mes inspirations, la reine Emma a écrit aux jeunes princes qu'elle désirait ardemment les voir ; que sa tendresse maternelle, après tant d'années de séparation, brûlait de les presser contre son cœur. Eux, sans défiance aucune, ont répondu tout naïvement qu'ils se rendraient à l'invitation avec bonheur. Leur oncle, Richard de Normandie, les a fait conduire sur un de ses vaisseaux jusqu'à Douvres. Là les attendait Oswald, le fidèle Oswald, avec une nombreuse escorte : il montra aux seigneurs normands, qui avaient accompagné les princes jusque-là, des lettres qui le nommaient gouverneur de Leurs Altesses pour le temps qu'elles seraient en Angleterre. Edouard et Alfred furent remis entre ses mains. Sous prétexte de faire honneur à leur dignité, Oswald, avec sa troupe, a ordre de circonvenir toutes leurs démarches. En

réalité il les tient prisonniers. De Douvres à Winchester, ils sont venus tout d'une course. Ce soir, après que les ombres de la nuit auront enveloppé la ville, on les introduira secrètement dans l'intérieur du château. Cette nuit, sans bruit, des mains discrètes les feront descendre dans les entrailles de la terre ; le tombeau muet se refermera sur leurs cadavres insensibles. Maintenant, je te le demande, Sweyn, qui le saura ?

Sweyn.—Mais la reine Emma s'informera de ses fils ; plus d'un sait que les princes doivent faire une visite à Winchester : on s'étonnera de ne pas les voir ; Richard, inquiet, redemandera ses neveux.

Godwin.—Tout cela a été prévu, Sweyn ; la reine Emma est encore à son château d'été sur les bords de la mer ; elle n'attend pas ses enfants avant huit jours. Je sais bien qu'à la fin, on devra s'apercevoir de la disparition des princes ; mais qui dira que c'est moi, qui dira que c'est toi, Sweyn, qui les a fait disparaître ? Alors, immanquablement, le roi Hardicanut sera mort. Qui nous empêchera, par des paroles astucieuses, par des réticences affectées, de laisser planer des soupçons sur sa mémoire ? Il ne sortira pas du tombeau pour venir se justifier. Quant à Richard de Normandie, nous lui ferons mille et mille protestations d'amitié ; et si, après tout, il n'est pas satisfait, nous avons, pour lui répondre, des soldats, des matelots et des flottes.

Sweyn.—Vraiment, seigneur Godwin, votre esprit est ingénieux et fertile en ressources.

Godwin.—Voilà trente ans, Sweyn, que je respire l'atmosphère des cours ; ne crois pas que je n'aie rien appris à cette école de ruse et de duplicité... Pour moi, tu le comprends, je ne puis pas paraître ostensiblement dans cette affaire ; je dois même me

tenir loin du théâtre des événements ; on pourrait aisément me soupçonner de faire agir des ressorts secrets. Je verserai des larmes sur le sort fatal de ces jeunes et infortunés princes, moissonnés à la fleur de leur âge ; j'ordonnerai des recherches minutieuses pour découvrir les infâmes meurtriers, je mettrai leur tête à prix. Mais ne crains rien ; d'un autre côté, je te couvrirai du manteau de ma puissance... Sweyn, pour cette besogne, je me fie à ton intelligence et à ton habileté. Rappelle-toi qu'il s'agit de ton intérêt aussi bien que du mien. Si tu réussis, une récompense libérale : si le projet avorte, l'exil pour moi, la mort pour toi... Sweyn, comme toujours, sois un homme.

SWEYN.—Seigneur, puisqu'il faut agir, je suis prêt.

GODWIN.—Bien, bien ! Sweyn, à cette décision, je te reconnais.

SWEYN.—Que faudra-t-il faire ?

GODWIN.—Ce soir, les princes, à leur arrivée, seront remis entre tes mains ; tu ne leur laisseras voir personne ; tu les feras coucher dans cette chambre, au fond du corridor, en arrière du château ; ce parloir sera laissé à leur disposition. Dans un instant, écoute bien ceci, des hommes d'action viendront te trouver de ma part. Tu leur diras ce qu'il faut faire. A minuit tout doit être fini. Pour dix ans encore, sans crainte ni rivaux, je serai le régent du royaume ; tu seras mon homme de confiance... As-tu compris ?

SWEYN.—Seigneur, vos ordres seront exécutés à la lettre.

GODWIN.—Tu es un homme de cœur, Sweyn ; sois prudent, sois courageux, sois inexorable, sois prompt. De loin, je te seconderai... Au revoir ! mon cher Sweyn. (*Godwin sort.*)

SCÈNE II.

SWEYN (*seul*).—Mon cher Sweyn ; *mon cher*, oui, *mon cher ;* je suis misérable, comme tu m'aimes, je connais ta tendresse hypocrite... Tu me méprises au fond du cœur, tu craches sur moi. Tu te sers de ma main comme d'un vil instrument pour ta sale besogne ; et quand je ne serai plus utile à ta perversité, tu me briseras comme on brise un vase de terre vieilli . . . Tu n'aimes que ta grandeur, tu n'estimes que le pouvoir ; l'ambition te dévore. Pour tout le reste, tu es un homme sans entrailles ; et dans ta poitrine bat, non un cœur de chair, mais un cœur de pierre. . . Eh ! qui vient ici ? Léofric ? Siward ?

(*Léofric et Siward entrent.*)

SCÈNE III.

SWEYN, LÉOFRIC, SIWARD.

SWEYN.—Salut et honneur aux nobles comtes de Leicester et de Northumberland. . . Est-il en mon pouvoir, seigneurs, de vous rendre quelque service ?

LÉOFRIC.—Nous sommes accourus du fond de nos provinces. Le roi se meurt, dit-on ; sommes-nous arrivés trop tard ?

SWEYN.—Le roi vit encore, mais il est très faible. Les médecins disent qu'il pourrait bien ne pas voir le soleil de demain.

SIWARD.—Si faible que cela !. . .

LÉOFRIC.—Il est de notre devoir de nous présenter devant lui. Pensez-vous qu'il nous reçoive ?

SWEYN.—Sur le midi, il ne reçoit personne. Peut-être pour Vos Seigneuries fera-t-il une exception... Veuillez vous asseoir sur ces fauteuils et m'attendre quelques instants. J'irai m'informer auprès du chambellan si les nobles seigneurs Léofric et Siward peuvent être introduits auprès de Sa Majesté.. (*A part.*) Aussi, j'irai au grand air dissiper la noirceur de mes pensées.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LÉOFRIC, SIWARD. (*Ils s'asseyent.*)

SIWARD. — Comte de Leicester, l'Angleterre est bien malade, elle aussi ; elle gît sur le lit de ses souffrances ; les crêpes du deuil et de la tristesse l'enveloppent de toutes parts.

LÉOFRIC.—Que voulez-vous dire, *graaf* of Northumberland ?

SIWARD.—Ah ! Léofric, ne m'appelez pas *graaf ;* c'est un titre danois qui sonne mal à mon oreille. Appelez-moi de mon nom saxon *thane* ou *earl*, appelez-moi *comte.*

LÉOFRIC.—Eh bien ! comte de Northumberland, que voulez-vous dire ?

SIWARD.—Je veux dire que les Bretons gémissent sous un pouvoir étranger et odieux, sous une domination sans gloire.

LÉOFRIC.—Dites donc plutôt sous la tyrannie d'un Saxon dégénéré, d'un traître à son pays, d'un usurpateur, d'un Godwin.

SIWARD.—En effet, Hardicanut règne, mais c'est Godwin qui gouverne ; et pour surcroît de malheur, nous voici menacés d'avoir à notre tête un enfant de huit ans, ce qui éternise la puissance du renégat et du tyran. Nous sommes abandonnés comme une proie à ceux qui nous haïssent, et notre tête est honteusement courbée sous un joug de fer.

LÉOFRIC.—Sous Canut, au moins, la gloire et la magnificence du héros plaidaient en faveur de l'origine étrangère du monarque.

SIWARD.—Les armes de Canut, d'ailleurs, étaient invincibles : bon gré, mal gré, il fallait bien se soumettre.

LÉOFRIC.—Du reste, pour être juste, il faut bien convenir que Canut sut se montrer bon prince ; la religion avait adouci la férocité de son caractère ; ce *brithewalda* des mers devint un monarque généreux et bienfaisant. Son premier soin, vous le savez, fut de confirmer les lois du sage Edgar ; il releva les édifices religieux qui avaient souffert pendant l'invasion. Toujours il traita les Saxons avec une attention marquée, les protégea contre l'insolence des parvenus danois, plaça les deux nations sur un pied d'égalité et les admit indistinctement aux emplois de confiance et de fortune ; il ne cessa d'engager les lords anglais et les *graafs* danois à oublier de part et d'autre leurs anciennes offenses et à se promettre pour l'avenir une mutuelle amitié. Régulièrement, aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, il convoquait en grande assemblée le *witena-gemot*, et jamais, dans les circonstances difficiles, il ne prenait un parti sans avoir consulté de cette sorte les *carldormens*, les *thanes* temporels et spirituels, enfin tous les principaux de la nation.

SIWARD.—Plût au ciel qu'il en fût ainsi encore aujourd'hui ! Godwin ne prend conseil que de lui-même ; et les Danois sont devenus d'une insolence et d'une brutalité insupportables.

LÉOFRIC.—En effet, le peuple est écrasé sous les taxes.

SIWARD.—Du temps de Canut, le *tingmanna* était de seize navires, et la solde de ses gardes maritimes, payée par la nation, avait été fixée au taux annuel de huit marcs pour chaque soldat, et de douze marcs pour chaque officier. Mais ne voilà-t-il pas que Hardicanut, ou plutôt Godwin, dans un but d'orgueil, a quintuplé le nombre de ces vaisseaux et de ces matelots ; et par là même il quintuple la taxe. Le peuple murmure, le peuple résiste. A Worcester, les collecteurs Thurstan et Feader ont été tués dans une émeute populaire. Pour châtiment, paraît-il, Godwin a livré le comté au pillage pendant quatre jours, et la ville a été réduite en cendres.

LÉOFRIC.—Hélas ! oui, ce n'est que trop vrai, et par malheur, ce n'est là encore qu'un exemple, entre mille, de ces révoltantes rigueurs.

SIWARD.—Vous l'avouerai-je, Léofric (l'esprit de l'infortuné est soupçonneux) ? je soupçonne Godwin d'avoir des aspirations d'ambition criminelle ; il occupe la seconde place dans le royaume, je crois qu'il porte ses vues encore plus haut.

LÉOFRIC.—Vous croyez ?

SIWARD.—S'il n'en était pas ainsi, pourquoi s'agrandirait-il incessamment ? pourquoi, petit à petit, ajouterait-il à ses domaines les provinces voisines et les comtés limitrophes ? Non seulement il est comte de Kent, il gouverne aussi le Wessex et le

Sussex. Son fils aîné, Sweyn, est *earl* de Gloucester, de Somerset, d'Oxford et de Berks; Harold, son cadet, possède réunis les *earldoms* d'Essex, d'Huntingdon, d'Est-Anglie et de Cambridgeshire. Le père et les fils commandent à la moitié du royaume ; et, à un moment donné, ils peuvent tenir en échec toutes les forces de l'Angleterre.

LÉOFRIC.—O Siward, qui nous rendra les beaux jours de l'Angleterre, la paix et le calme des temps anciens ? qui nous rendra cette famille royale de notre sang, ces rois pieux et bons, qui étaient les pasteurs et les pères de leurs peuples ?

SIWARD.—O jeunes princes, illustres rejetons d'une race bénie, tendres plantes échappées aux ravages de l'aquilon, espérances glorieuses de la patrie en deuil, Edouard et Alfred, que le ciel vous protège, qu'il vous ramène sur nos plages aujourd'hui désolées, qu'il vous rende à l'amour de vos sujets dévoués et fidèles.

LÉOFRIC.—Où êtes-vous, suzerains de nos cœurs, que nous allions déposer à vos pieds nos hommages et nos serments ?

SIWARD.—Que nous allions vous offrir le tribut de notre courage, le secours de nos bras et le service de nos épées.

(*Sweyn entre.*)

SCÈNE V.

LÉOFRIC, SIWARD, SWEYN.

SWEYN.—Messeigneurs, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre aussi longtemps . . . Le roi est excesivement faible ; c'est à peine s'il peut reconnaître les serviteurs qui l'entourent. Le plus

léger bruit, la moindre émotion le fatigue. Les médecins disent que ce serait imprudent d'admettre en ce moment auprès de lui des visiteurs et des amis.

LÉOFRIC.—C'est bien, Sweyn, quand reviendrons-nous ?

SWEYN.—Ce soir, à cinq heures, c'est le moment où l'évêque Brithowald, pour l'exercice de son ministère sacré, a coutume de faire sa visite ; vous entrerez avec lui. (*Léofric et Siward sortent.*)

SCÈNE VI.

SWEYN (*seul*).—Allez, nobles seigneurs, allez en paix. Seulement à vous voir, seulement à vous entendre, on découvre que vous êtes les *earldormens* les plus honnêtes et les plus probes du royaume. Le calme et la dignité de vos âmes se peignent sur vos figures, se reflètent dans vos regards. Heureux doivent être vos serviteurs ! Leurs mains, leurs cœurs ne connaissent pas les œuvres d'iniquité... O Godwin, puissant Godwin, que tu me parais petit à côté de ces hommes de cœur et d'honneur ! Ah ! maudit soit le jour où je m'attachai à ta fortune ! De ce moment le repos a quitté ma demeure, le sommeil a fui ma paupière, la paix a abandonné mon âme souffrante et tourmentée... Oh ! pourquoi ne pas retourner à mes habitudes d'autrefois, à ma paisible retraite dans une campagne solitaire, à mes travaux heureux et sans soucis, aux douces soirées du foyer, à la tranquillité de ma conscience !...Hélas ! impossible, c'est impossible, trop tard !...Godwin, tu m'as enlacé dans tes filets comme l'oiseleur cruel le fait à l'imprudent moineau...Pour le retour, à chaque issue je vois se dresser devant moi, la prison, le poison, la mort... Allons, courage, le vin est tiré, il faut le boire. (*Céowulf et Synéwulf entrent.*)

SCÈNE VII.

SWEYN, CÉOWULF, SYNÉWULF.

SWEYN.—Qui êtes-vous ?

CÉOWULF.—Des malfaiteurs.

SYNÉWULF.—Des meurtriers.

SWEYN.—D'où venez-vous ?

CÉOWULF.—D'une grotte obscure dans le flanc de la montagne.

SYNÉWULF.—Des gueules de l'enfer.

SWEYN.—Qui vous envoie ici ?

CÉOWULF.—Un plus méchant que vous.

SYNÉWULF.—Une âme damnée que vous connaissez mieux que nous.

SWEYN.—Etes-vous capables d'exécuter un hardi coup de main ?

CÉOWULF.—Oui, si vous nous payez.

SYNÉWULF.—Si la récompense en vaut la peine.

SWEYN.—Je vous donnerai à chacun une livre pesant d'or.

CÉOWULF.—C'est bien. Que faut-il faire ?

SWEYN.—Tuer deux hommes.

SYNÉWULF.—Une bagatelle. Où les trouverons nous ?

SWEYN.—Vous serez ici, à minuit. Vous vous présenterez à la petite porte de derrière, au fond du jardin ; je vous conduirai. Remarquez bien, à minuit.

CÉOWULF.—Ensuite ?

SWEYN.—Vous entrerez tout doucement, sur la pointe des pieds, dans une chambre qui ouvre au bout de ce corridor. Vous trouverez couchés dans le même lit deux jeunes hommes. De vos poignards, frappez-les au cœur, frappez fort, frappez juste ; surtout qu'on n'entende pas un cri, pas une plainte, pas un gémissement.

CÉOWULF.—Et les corps, qu'en ferons-nous ?

SWEYN.—Vous les descendrez, par cet escalier à gauche, dans les souterrains du château. Une fosse y aura été creusée ; vous enterrerez les cadavres sous trois pieds de terre...Du reste, je serai là, avec vous.

CÉOWULF.—Et la récompense ?

SWEYN.—Je vous la donnerai quand vous l'aurez gagnée.

SYNÉWULF.—Bien dit...c'est juste....

SWEYN.—Allez maintenant, revenez à minuit...Si vous agissez avec vitesse, avec prestesse, je doublerai le prix.

CÉOWULF.—Le diable n'est pas plus généreux que vous.

SYNÉWULF.—Satan n'est pas plus grand seigneur. *(Céowulf et Synéwulf sortent.)*

SCÈNE VIII.

SWEYN (*seul*).—Le diable !... Satan !... vous-mêmes, vous êtes deux démons incarnés . . A-t-on jamais vu des hommes parler du meurtre avec autant d'indifférence, se montrer si calmes dans les projets du crime ? Le mal semble être leur atmosphère habituelle. Ils sont donc parvenus, eux, à étouffer les cris et les remords de leur conscience?... Mais, après tout, qui est le plus méchant, ou celui qui prépare le crime, ou celui qui le commet ? Quelle est la plus coupable, ou la main qui frappe, ou la tête qui ordonne ?.. Godwin, Godwin, tu es plus scélérat que ces gueux ; Sweyn, ton âme est plus noire que l'âme des meurtriers !... O mon esprit, détourne-toi de ces hideuses pensées, je me fais horreur à moi-même !

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I.

LÉOFRIC, SIWARD.

SIWARD.—Nous ne manquerons pas notre entrée chez le roi, nous arrivons au moins une demi-heure avant le temps fixé.

LÉOFRIC.—Je souhaiterais que, en attendant, l'évêque Brithowald vînt nous rejoindre. J'ai bien hâte de le revoir.

SIWARD.—Il est pour nous un ami d'enfance.

LÉOFRIC.—Nous avons étudié ensemble dans notre jeunesse : puis ensemble, en des jours meilleurs, nous avons vécu à la cour d'Ethelred.

SIWARD.—On le dit un grand serviteur de Dieu.

LÉOFRIC.—C'est un saint, Siward, un véritable saint, un homme de retraite, de silence, de mortification, de jeûnes, de prières, d'extases et de ravissements. Ses vertus lui ont gagné la confiance de la cour danoise ; pourtant on ne l'a jamais vu, par des complaisances coupables, flatter la puissance de nos nouveaux maîtres ; il est resté franchement et sincèrement Breton. C'est lui (je m'en souviens, et quel beau jour de fête c'était que celui-là !), c'est lui qui fit couler les eaux du baptême sur le front de notre Edouard.

SIWARD.—A propos d'Edouard, avez-vous eu connaissance de la rumeur allant à dire que les princes saxons Edouard et Alfred doivent, sous peu, faire une visite à Winchester ?

LÉOFRIC.—Oui, et bien plus, on m'a assuré, mais tout bas, mais à l'oreille, que déjà ils étaient débarqués à Douvres.

SIWARD.—Que signifie ce secret ? que penser d'une pareille nouvelle ? Certainement, dans le château, nous ne voyons aucuns préparatifs de réception.

LÉOFRIC.—La maladie du roi et le deuil des courtisans expliqueraient peut-être cet air d'indifférence et d'apathie.

SIWARD.—Oui, mais la reine est encore à sa villa de campagne, prenant les bains sur les bords de la mer. Si la nouvelle était vraie, il me semble que sa place serait d'être ici pour recevoir ses enfants à leur arrivée. Cependant, d'un autre côté, chose plus singulière encore ! la reine ne se trouve pas au chevet de son fils mourant, pour recueillir ses dernières paroles et son dernier soupir. Qu'en dites-vous, comte de Leicester ?

LÉOFRIC.—En vérité, il y a là-dessous du mystère.

SIWARD.—Godwin est capable de tout.

LÉOFRIC.—Peut-être, Siward, la Providence nous a-t-elle envoyés ici, à point nommé, pour être de quelque secours à ceux que nous aimons.

SIWARD.—Dieu le veuille ! Dans tous les cas, vous ne sauriez croire comme je serais heureux, pendant mon séjour à Winchester, de rencontrer nos princes. Jamais je n'ai eu le bonheur de les voir. J'étais trop jeune pour fréquenter les hommes et la cour, quand l'invasion est venue les jeter sur une terre étrangère. Pour vous, vénérable père, vous les connaissez, ces fils de nos rois ?

Léofric.—Oui, assurément, je les connais. Je les ai tenus sur les fonds du baptême ; j'ai bercé leur enfance ; j'ai protégé leur fuite en un jour de tempête ; et, il n'y a pas encore deux ans, le souvenir que j'avais conservé d'eux, se ravivant en moi avec une nouvelle ardeur, m'a fait mépriser les lenteurs de la vieillesse, les fatigues du voyage, et les ondes inclémentes du détroit ; je suis allé à Rouen même, chez leur oncle Richard de Normandie, les voir encore une fois avant que de mourir, et les presser contre mon cœur.

Siward.—Et vous les avez trouvés.....

Léofric.—Parfaits gentilshommes, beaux de corps, grands d'intelligence, et nobles de cœur. Edouard, surtout, se distingue par une apparence de douce majesté et un air d'imposante distinction : c'est un roi.

Siward.—Oui, oui, il est le roi des fidèles Bretons, il est roi des Saxons, il est notre roi... Ce dut être pour vous, vénérable père, un grand bonheur, que de revoir ces chers enfants.

Léofric.—Une véritable jouissance, comte de Northumberland ; une goutte, sur cette terre, de céleste félicité. Je ne les avais pas vus depuis ce jour malheureux où, âgés seulement de deux et trois ans, ils furent emportés dans les bras de leur mère, fuyant l'invasion des hordes danoises. Bientôt, vous le savez, mourut leur père ; leur frère aîné, Edmond Côte-de-Fer, dans la vigueur de son âge, tomba sous le poignard d'un assassin ; et leur mère Emma crut devoir accepter les offres et la main du roi Canut. Ces pauvres enfants, loin des soins maternels, délaissés dès leurs plus tendres années, se trouvaient véritablement orphelins, dans un pays étranger, sur une terre d'exil... Je les

revoyais grandis, pleins de santé, de force et d'avenir. Pour un instant, je crus voir revivre, comme dans un mirage fidèle, les beaux jours du passé, le calme de ma jeunesse, les souvenirs de mon âge mûr, les années fortunées d'Ethelred.

SIWARD.—O mon père, vos paroles font vibrer au fond de mon cœur comme un écho affaibli des sentiments de joie et de bonheur qui, en ce moment heureux, ont dû remplir les profondeurs de votre âme !.... Richard de Normandie, sans doute, a fait donner à ses neveux une éducation digne de leur naissance.

LÉOFRIC.—Une éducation princière, royale et, ce qui mieux est, tout à fait chrétienne. Pendant les trois mois que j'ai passés à la cour de Rouen, j'ai appris à aimer et à admirer l'esprit chevaleresque et la piété angélique de nos jeunes princes saxons. Edouard surtout m'a frappé par l'éminence de sa vertu. Il a su préserver son enfance des vices trop ordinaires dans la société du grand monde. La pureté brille sur son front et dans ses regards. Il aime à fréquenter les églises, il y passe avec délices des heures entières ; il visite souvent les monastères, et il a contracté amitié avec ce qu'on y trouve de plus savant et de plus religieux.

SIWARD.—Quel goût sérieux dans un jeune homme de dix-huit ans !

LÉOFRIC.—En effet, il est d'une sagesse et d'une gravité au-dessus de son âge. Il se distingue par une douceur admirable, par une profonde humilité, par une charité qui embrasse tous les hommes. Il a horreur de l'ambition, il hait la flatterie.

SIWARD.—Mais c'est un David, c'est un Salomon, que Dieu tient en réserve pour faire fleurir sa loi sainte en nos âges tourmentés.

LÉOFRIC.—O trop heureuse l'Angleterre, si elle revoyait un tel prince remonter sur le trône de ses ancêtres, et présider à ses destinées ! (*Brithowald entre.*)

SCÈNE II.

LÉOFRIC, SIWARD ET BRITHOWALD.

LÉOFRIC.—Nous présentons nos saluts, nos hommages et nos meilleurs souhaits à notre vénérable père et seigneur, l'évêque Brithowald.

BRITHOWALD.—Que vos bons souhaits retombent sur la tête de vos seigneuries, en rosée d'abondantes bénédictions... Mais j'arrive peut-être à contretemps ; vous me paraissez engagés en une sérieuse conversation.

LÉOFRIC.—Mon père, vous êtes le bienvenu. Nous étions à parler de nos princes bretons, Edouard et Alfred.

BRITHOWALD.—Oh ! le sujet de votre entretien est pour moi du plus vif intérêt.

LÉOFRIC.—Mon père, nous avons entendu dire, aujourd'hui même, qu'ils sont sur le point d'arriver à Winchester. Cette rumeur serait-elle parvenue jusqu'à vos oreilles ?

BRITHOWALD.—Oui, mais en vérité je ne sais trop ce qu'il faut en penser. Si on en juge d'après les apparences, la nouvelle n'est pas même vraisemblable.

LÉOFRIC.—C'est ce que nous disions ; la rumeur manque de vraisemblance.

SIWARD.—Mon père, vous êtes arrivé à temps pour résoudre un doute qui m'a souvent obsédé, doute que le cours de cette conversation vient de rappeler à mon esprit. Y a-t-il du mal à soupirer après l'avènement de ses rois légitimes, à préparer les voies à leur retour, à leur tendre une main secourable, à les rétablir dans la jouissance de leurs droits imprescriptibles ?

BRITHOWALD —Noble comte, je vous comprends... Vous savez que, depuis le triomphe de l'invasion, j'ai pris pour principe de rester neutre en tout ce qui regarde les questions de race, de parti, de nationalité ; mon sacerdoce m'élève au-dessus des intérêts de la terre, et me fait vivre dans des sphères plus larges et plus pures J'ai accepté le gouvernement de fait que Dieu nous a imposé dans ses insondables desseins. J'ai prêté, et je continuerai de prêter les services de mon ministère divin aux princes de la dynastie régnante ; l'honneur et mon caractère épiscopal me défendent de trahir la confiance que l'on repose dans ma fidélité.

LÉOFRIC.—Mon père, cette conduite est digne de vous et de Celui que vous représentez.

BRITHOWALD.—Mais, comte de Northumberland, s'il me fallait vous découvrir mes convictions intimes et le fond le plus caché de mon âme, vous verriez comme je suis persuadé que nos princes reviendront. Oui, la Providence elle-même, dans son temps, le chargera de nous les rendre. Je vis en paix dans cette douce espérance.

LÉOFRIC.—O jour mille fois béni que celui-là !

SIWARD.—Mais, mon père, qui peut nourrir en vous un tel espoir, lorsque le vaisseau a sombré, et que le naufrage paraît irréparable ?

BRITHOWALD.—Dois-je vous révéler le secret de Dieu ? ne ferais-je pas mieux de le taire ?

LÉOFRIC.—Parlez, mon père, parlez.

SIWARD.—Oh ! de grâce, mon vénérable père, nous sommes bien assez malheureux, dites-nous au moins ce que vous savez.

BRITHOWALD.—Oui, je parlerai ; mais Dieu m'est témoin que ce n'est ni par orgueil ni par ostentation, mais bien seulement pour soutenir vos courages abattus... J'ai eu sur l'avenir de la dynastie saxonne un songe mystérieux, que je ne puis m'empêcher de regarder comme une faveur du ciel, comme une révélation d'en haut.

LÉOFRIC ET SIWARD.—Mon père, nous vous écoutons.

BRITHOWALD.—C'était au temps que le glaive ennemi ravageait l'Angleterre. Partout on ne voyait que meurtres et que rapines ; partout régnaient le deuil, les gémissements et la dévastation. Les églises étaient incendiées, les monastères détruits. Les prêtres étaient obligés de prendre la fuite et de se cacher au fond des retraites les plus obscures... Pour ma part, je me retirai dans l'abbaye de Gladstone ; et là je passais mes jours dans la tristesse, la lecture des livres saints et le chant des psaumes. Un jour que je répandais devant le Seigneur des larmes abondantes et de gémissantes prières pour la délivrance du royaume, je m'écriai : " Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand détournerez-vous de nous votre visage ? Oubliez-vous notre détresse et nos tribulations ? Voici que l'on massacre vos saints, et que l'en renverse vos autels ; et il n'est personne qui nous apporte le salut. Je sais, Seigneur, je sais que tous les maux qui nous

arrivent, vous les avez ordonnés dans la justice de vos conseils ; mais le Dieu bon rejette-t-il le coupable pour toujours ? n'y a-t-il plus d'espérance pour le repentir ? Seigneur mon Dieu, ne mettrez-vous aucun terme à tous ces maux ? Votre glaive sera-t-il sans fin tiré contre nous ? et nous frapperez-vous jusqu'à ce que nous soyons tous disparus de la surface de la terre ? Epuisé de fatigues et de larmes, je m'endors d'un profond sommeil. Tout à coup je vois en songe saint Pierre, assis sur un trône resplendissant. Debout, à ses pieds, remarquable par la beauté de sa figure et la dignité de son maintien, revêtu de pourpre et d'habits royaux, j'aperçois notre Edouard. L'apôtre, de ses propres mains, le bénit et le sacre roi.

Siward.—O mon père, tremblant, stupéfait, vous deviez, à ce spectacle, rester muet de respect, de crainte et d'effroi ?

Brithowald.—Non...Mais étonné de la nouveauté de ce prodige, je demandai au saint apôtre de vouloir bien m'expliquer les secrets de cette vision ; je lui demandai de plus quel serait le sort de ce royaume, et quand enfin viendrait le terme de la calamité présente. L'apôtre, laissant tomber sur moi un regard doux et bienveillant, me répondit : " O prélat, la puissance est au Seigneur, c'est lui qui règne sur les enfants des hommes. Il transporte, comme il le veut, les royaumes et les royautés ; il change les empires ; et pour punir les péchés des peuples, il les soumet au pouvoir des méchants. Ton peuple, ajouta l'apôtre, a péche contre le Seigneur, c'est pourquoi il a été livré entre les mains des nations, et il est en la puissance de ceux qui le haïssent. Mais le Seigneur est le Dieu de clémence, et, dans sa colère, il n'oublie pas les droits de sa miséricorde. Le Seigneur visitera son peuple, il le rachètera de la servitude. Il se choisira un roi

selon son cœur, un roi qui fera toutes ses volontés. Ce prince, me disait toujours l'apôtre, avec mon secours, recouvrera le royaume de ses pères, et mettra fin à la tyrannie des étrangers. Il sera agréable à Dieu, aimé des hommes, terrible à ses ennemis, cher à ses sujets, utile à l'Eglise; et il couronnera une vie sainte par la mort douce et sainte des prédestinés." Et, en prononçant ces paroles, il me montrait du regard le roi Edouard, qui se tenait toujours debout devant lui, l'hermine sur les épaules, le sceptre à la main et la couronne sur la tête... Sur ce, je m'éveillai.

LÉOFRIC.—O songe vraiment merveilleux!

BRITHOWALD.—Ce n'est qu'un songe, je le sais bien. Mes aspirations, mes désirs ardents, le cours habituel de mes pensées pourraient expliquer naturellement ces créations fantastiques du cerveau au milieu des vapeurs du sommeil. Cependant, je vous l'avoue, ce songe a toujours eu pour moi comme un parfum de surnaturel. Il a été pour mon âme désolée, au milieu des angoisses de nos nombreuses tribulations, une source de résignation, de patience, de force et de courage.

LÉOFRIC.—Mon père, il est évident qu'il renferme une voix et un avertissement du ciel.

SIWARD.—Oui, oui, pour moi c'est une révélation consolante qui me rend à l'espérance et à la vie.

LÉOFRIC.—Je ne doute plus qu'Edouard ne nous revienne. Seulement puissè-je prolonger ma vieillesse assez longtemps pour entrevoir cette aurore de notre bonheur et de nos libertés! Alors, avec joie, comme le vieillard Siméon, je pourrai entonner mon *Nunc dimittis.*

SIWARD.—Courons aux armes, levons des troupes, déployons dans les airs l'étendard de la patrie.

Courage, en avant, compatriotes. Qu'avons-nous à redouter ? le ciel combat pour nous.

BRITHOWALD.—Brave comte de Northumberland, souffrez que l'on modère votre ardeur belliqueuse. N'allons pas compromettre les intérêts de notre cause par une trop grande précipitation. Sachons attendre les moments de Dieu. Prions dans le silence et la ferveur de nos cœurs ; et, pour vous, guerriers intrépides, tenez-vous prêts à être, à son heure, des instruments courageux, forts et dociles entre les mains de la divine Providence.

LÉOFRIC.—Chut ! voici Sweyn qui revient.

(*Sweyn entre.*)

SCÈNE III.

LÉOFRIC, SIWARD, BRITHOWALD ET SWEYN.

SWEYN.—Monseigneur, il est cinq heures. Le roi vous attend, ainsi que le noble comte de Leicester et le noble comte de Northumberland.

BRITHOWALD.—C'est bien, Sweyn, nous entrons chez le roi. Que la paix du Seigneur demeure avec vous ! (*Brithowald, Léofric et Siward sortent.*)

SCÈNE IV.

SWEYN (*seul*).—Oui, la paix, la paix ! il n'y a plus de paix pour mon âme coupable ; elle ne connaît plus que les tortures, les troubles, les craintes, les agitations et les remords...Hélas ! quand une fois on a mis le pied sur la pente du crime, un premier

pas en amène un second, le second un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin on ait atteint le fond de l'abîme.....J'ai consenti à me faire l'instrument de la scélératesse de Godwin, premier pas. J'ai donné aux meurtriers leur infernale commission, deuxième pas. Dans un instant, en face de mes victimes, je leur prodiguerai des soins hypocrites, préparant dans l'ombre le coup qui devra les abattre, troisième pas. Et à minuit, le fond du gouffre, l'enfer.....Oui, dans un instant, les jeunes princes frapperont aux portes de ce palais ; on a vu chevaucher leur escorte sur le sommet de la colline, aux approches de la ville. Dans un instant, ô supplice infernal ! je devrai cacher la pointe de mon poignard, il me faudra avoir sur les lèvres de souriantes paroles.....Godwin ! Godwin !.....O le dur service que celui d'un scélérat !...Mais voici les princes. (*Edouard et Alfred entrent sous la conduite d'Oswald.*)

SCÈNE V.

SWEYN, ÉDOUARD, ALFRED, OSWALD.

SWEYN.—Honneur à Vos Altesses, mes nobles seigneurs. Vous êtes sans doute les princes de Normandie, qui doivent nous arriver ce soir ?

EDOUARD.—Oui, monsieur...Pourrions-nous voir notre mère ?

SWEYN.—Oswald, veuillez nous laisser seuls. (*Oswald sort.*)

SCÈNE VI.

SWEYN, ÉDOUARD ET ALFRED.

SWEYN. — Votre Altesse désire ?

EDOUARD. — Nous désirons voir la reine notre mère.

SWEYN. — La reine Emma n'est pas à Winchester ; elle est à la campagne.

EDOUARD. — Dans ce cas, pourrions-nous voir notre frère, le roi Hardicanut ?

SWEYN. — Le roi, à cette heure, est retiré dans ses appartements ; il a donné ordre de ne laisser personne pénétrer jusqu'à lui.

EDOUARD. — Alors, pourrions-nous voir le régent du royaume, le puissant et noble comte de Kent ?

SWEYN. — Le comte de Kent est sérieusement occupé. Il n'est pas visible aujourd'hui.

EDOUARD. — Nous ne pouvons donc voir personne ?

SWEYN. — Pas ce soir.

ALFRED. — Tout de même, monsieur, permettez-moi de vous le dire, c'est une chose incompréhensible !

SWEYN. — Voici, mes honorés seigneurs, quels seront vos appartements. Ce salon vous servira de parloir ; en arrière, au fond de ce corridor, est une chambre à coucher où vous trouverez tout ce qu'il faut pour le repos de la nuit et le service de votre toilette.... Excusez-moi, je vais donner des ordres pour qu'on vous apporte ici même votre souper. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

EDOUARD ET ALFRED.

ALFRED.—Quelle réception, ô mon frère, quelle réception! Vraiment une belle arrivée dans le château de notre mère! qu'en dites-vous, Edouard? Il y a du crime dans l'air. Partout, sur notre passage, nous ne rencontrons que des visages pâles, des figures allongées, des cœurs de marbre.

EDOUARD. — Ce serviteur, pourtant, s'est efforcé de nous traiter avec égard et politesse.

ALFRED.—Oui, mais n'avez-vous pas remarqué, Edouard, comme ses paroles sont brèves? elles sont froides comme la glace; elles tombaient sur mon âme comme une masse de plomb. Son regard n'ose pas rencontrer notre regard: on dirait qu'il cache dans les profondeurs de son secret, comme dans les retraites d'un antre, une pensée méchante, un dessein sinistre. Edouard, je le répète, il y a du crime dans l'air.

EDOUARD. — Mon cher Alfred, calmez vos trop vives appréhensions; ne vous laissez pas ainsi aller aux surexcitations de votre douleur.

ALFRED. — Nous comptions sur une bienvenue cordiale, sur un accueil plein de tendresse et d'affection; nous pensions être attendus à bras ouverts, avec de véritables transports de joie et d'allégresse; d'avance nous nous faisions une fête de notre première entrevue avec notre mère et nos chers frères. C'était tout naturel, après les années d'une si longue séparation, après les peines et les fatigues d'un si pénible voyage. Et voici que notre mère est absente, que notre frère se renferme, que Godwin se déclare invisible; n'est-il pas clair qu'on s'est entendu pour ignorer notre présence? n'est-il pas

évident que c'est un parti pris de ne pas nous rencontrer ? Partout nous nous trouvons en face du silence, de la froideur, de l'indifférence, de la solitude, du mystère. Mon frère, n'en doutons pas, il y a du crime dans l'air.

Edouard.—De grâce, Alfred, de grâce, pour l'amour du ciel, calmez vos esprits troublés et vos sens agités.

Alfred.—Sont-ce là des appartements convenables pour de nobles princes ? Un misérable parloir de quelques pieds carrés, et voyez au fond de ce sombre corridor, une toute petite chambre où pénètre à peine la lumière du jour, un seul lit pour deux personnes, un triste et pauvre ameublement ! En toute sincérité, est-ce ainsi que l'on reçoit des hôtes distingués, les fils de la reine d'Angleterre, les frères aînés du roi régnant ? Pourquoi ne nous fait-on pas descendre dans la salle des repas royaux ? pourquoi ne pas aller prendre notre réfection en compagnie des seigneurs de la cour ? pourquoi nous apporter ici notre ration comme à des prisonniers et à des criminels ? Sommes-nous dans le château de notre mère, ou dans les cachots d'un traître ? Qu'en dites-vous, mon frère ?

Edouard.—Je dis que le chagrin agit sur votre esprit, et que vous vous exagérez les horreurs de notre position.

Alfred.—Pourquoi, Edouard, dissimuler plus longtemps nos pressentiments ? pourquoi renfermer dans le secret de nos cœurs des pensées qui, depuis plusieurs jours, nous agitent tous deux ? pourquoi ne pas oser nous dire tout haut ce qu'en nous-mêmes nous pensons tout bas ? Nous sommes environnés de traîtres, la trahison plane sur notre tête.

Edouard.—Alfred, ne vous agitez pas avec tant de violence, ne parlez pas avec des éclats de voix

si forts et si élevés. Ces murs pourraient avoir des yeux pour voir vos mouvements, et des oreilles pour entendre vos paroles.

Alfred.—Ah! vous-même, mon frère, vous sentez que nous ne sommes pas libres ici...En effet, nous sommes prisonniers depuis le moment que, mettant le pied sur le sol de l'Angleterre, nous tombâmes entre les mains et sous la prétendue protection d'Oswald. Il ne nous a pas quittés un seul instant, il s'est attaché à notre flanc comme une sangsue. Sous le vain prétexte d'honorer notre dignité, il n'a cessé de nous entourer de sa troupe armée, comme on le fait pour des captifs de guerre. Nous mangions sous les yeux d'un garde, nous dormions sous les yeux d'un garde; l'avez vous remarqué? nous passions les nuits dans les campagnes les plus reculées; nous traversions à toute vitesse les villes qui se trouvaient sur notre route; on semblait craindre les démonstrations amicales et les respectueux hommages de la population. Aux approches de Winchester, à notre grande surprise, il ne nous est venu aucun message de la part du roi, aucune lettre de la part de notre mère. On nous introduit dans l'intérieur de ce château, en grand secret, avec un redoublement de précautions, par des portes obscures et dérobées; nous ne voyons aucun visage ami, nous n'entendons aucune parole de bienvenue. Et maintenant, seuls, nous voici enfermés entre les quatre murs de cette chambre noire, comme entre les quatre planches d'un tombeau...Cette froideur m'écrase, l'atmosphère ici est chargée de mystère et de défiance; je ne respire qu'avec peine, j'étouffe, Edouard.

Edouard (*à part*).—Ce cher frère a raison, mais à quoi bon augmenter ses inquiétudes?...(*Haut.*) Alfred, je conviendrai avec vous que nous pouvions nous attendre à une autre réception; cependant je

ne crois pas encore qu'il faille s'abandonner à ces pénibles soupçons et à ces craintes excessives...Au milieu de ces peuples du Nord, au sein des coutumes et des mœurs danoises, nous ne pouvons espérer rencontrer la politesse, les prévenances délicates et les manières civiles des cours de France et de Normandie. Attendons avec patience, notre mère reviendra ; avec la nuit peut-être se dissiperont ces sombres nuages du doute et de l'inquiétude ; avec le soleil de demain brilleront, j'aime à le croire, l'espérance, la confiance et la joie. Quel intérêt, d'ailleurs, pourrait-on avoir à nous persécuter ?

Alfred.—Quel intérêt ? Edouard, votre esprit si perspicace a déjà répondu à une semblable question. Ne sommes-nous pas les fils d'Ethelred ? n'êtes-vous pas l'héritier naturel et présomptif de ce royaume ? Plus d'une ambition peut avoir intérêt à nous voir disparaître. Je m'étonne maintenant qu'on nous ait laissés partir sans une puissante escorte pour veiller sur nos jours, nous livrant comme de timides agneaux à la fureur des loups. Mais qui aurait pu soupçonner tant de perfidie? Je le sais, Edouard, c'est votre grande charité qui vous fait excuser la conduite malhonnête dont nous sommes les tristes victimes; c'est votre amour fraternel qui s'ingénie à trouver de plausibles explications pour calmer mes inquiétudes. Je vous remercie, mon frère, de vos bonnes intentions ; mais, je ne vous le cacherai pas, vous ne pourrez jamais me persuader que nous ne sommes pas tombés dans les pièges et les embûches de la trahison.

Edouard.—Voyons, Alfred, soyons raisonnables. Vous avez coutume de vous en rapporter à mes désirs. Du calme, de la confiance, le désespoir n'apporterait aucun remède aux maux de notre situation.

Alfred (*avec larmes*).—Oh ! pourquoi avoir quitté le beau pays de Normandie, le soleil de la belle

France, les rives enchanteresses de la Seine, la bonne ville de Rouen, les paisibles demeures de notre oncle Richard ? Tendresse et charmes de l'amitié, douces veillées du soir, entretiens amicaux auprès de l'âtre qui pétille, reviendrez-vous encore ?

EDOUARD.—Sans doute, Alfred, sans aucun doute. Après avoir satisfait aux devoirs de l'amour filial, nous quitterons les plages de la brumeuse Angleterre, pour retourner aux lieux et aux joies de notre enfance ; et nous les reverrons avec une satisfaction d'autant plus vive que l'absence et l'ennui nous les auront rendus plus chers.

ALFRED.—Mon frère, désertons.

EDOUARD.—Y pensez-vous, Alfred ?

ALFRED.—Fuyons cette prison, quittons ce cachot, retournons à la liberté.

EDOUARD.—Mais où aller ?

ALFRED.—N'importe où : dans la solitude des déserts, dans la retraite des bois, dans la chaumière d'un paysan ; partout nous serons plus en sûreté qu'ici.

EDOUARD.—Nous ne pouvons nous dérober longtemps à la connaissance de nos amis. Voudriez-vous causer une inquiétude mortelle à nos parents de Normandie ?

ALFRED.—Allons à Douvres, prenons passage à bord de quelque navire pour les côtes du continent.

EDOUARD.—C'est impossible, Alfred, croyez que les routes sont gardées.

ALFRED.—Fuyons chez les comtes Siward et Léofric ; on nous a souvent dit qu'ils sont les amis dévoués de notre famille.

Edouard.—Impossible encore ; Léofric et Siward demeurent bien loin de Winchester, aux extrémités de l'Angleterre...Si ce que vous appréhendez est vrai, il n'y a pas à douter que les issues de ce château n'aient été placées sous la surveillance de gardes et d'espions vigilants. Nous serions arrêtés dans notre fuite. Nous prêterions de nous-mêmes le flanc à la malveillance de nos ennemis ; ils seraient heureux d'exploiter contre nous cette tentative d'évasion ; et ils essaieraient de nous faire passer aux yeux du vulgaire pour des hôtes dangereux, des machinateurs de révolte et de sédition. Ainsi, pour nous tirer d'un péril incertain, nous nous jetterions, tête baissée, dans une perte certaine et inévitable.

Alfred.—O mon Dieu, que faire, où aller ? de tous côtés, tout autour de nous, je ne vois que dangers, qu'abîmes sans fond, que précipices affreux. Mon Dieu, mon Dieu ! protégez-nous !

Edouard.—Oui, mon cher frère, dans cette difficile conjoncture, Dieu est notre seul secours, notre seul refuge. Jetons-nous avec confiance dans les bras de sa providence ; il est le père des orphelins ; il sait mettre un frein aux complots des méchants. Tout ce qui nous arrive de fâcheux, dans les desseins de sa bonté, est calculé pour notre plus grand bien. Il ne nous a pas abandonnés jusqu'ici ; pourquoi, aujourd'hui, douterions-nous de son amour et de sa protection ? Retirons-nous pour quelques instants dans le silence de cette chambre, et avec toute la ferveur dont notre âme est capable, dans une confiante prière, exposons à notre Père céleste l'objet de nos peines et de nos embarras présents.

Alfred.—Vous avez raison, Edouard, allons prier. La prière allègera le fardeau qui pèse sur mon cœur.

ACTE TROISIEME

SCÈNE I.

EDOUARD ET ALFRED.

ALFRED.—Je me sens bien mieux, mon âme est plus calme, la prière m'a soulagé.

EDOUARD.—La prière, mon frère, est un baume surnaturel et divin, capable d'adoucir les douleurs les plus aiguës, de guérir les blessures les plus envenimées et de cicatriser les plaies les plus profondes.

ALFRED.—Au milieu des transports de ma surexcitation, dans l'impossibilité où je me trouvais de dire autre chose, je ne faisais que répéter ces mots : Jésus! Jésus! Jésus! et à chaque parole, il me semblait que je respirais plus à l'aise. Vraiment, c'était comme si l'on m'eût enlevé un poids de dessus le cœur.

EDOUARD.—Le nom de Jésus, vois-tu, est tout-puissant. Il fait ployer tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Ne cherchons jamais notre bonheur et nos consolations que dans l'amour et le service de Jésus. Prononçons souvent ce nom divin. Qu'il soit une mélodie pour notre oreille, un rayon de miel pour nos lèvres, et une suavité pour notre cœur.

ALFRED.—Merci, mon frère, merci; vos paroles me font du bien; elles tombent sur mon âme comme la rosée du matin sur les herbes desséchées.

EDOUARD.—Il se fait tard, Alfred, il nous faut songer au repos de la nuit.

Alfred.—Oui ! oui ! tantôt ; c'est extraordinaire comme je redoute le sommeil. Conversons encore un peu... A cette heure, Edouard, que pensez-vous que fassent nos cousins de Normandie ?

Edouard.—Ils sont réunis, sans doute, dans le grand salon auprès de l'âtre flamboyant, prenant ensemble la récréation du soir.

Alfred.—Oh ! oui ! je les vois rangés en demi-cercle autour de notre oncle Richard si bon et si bienveillant, tantôt chantant les douces romances du pays, tantôt lisant l'histoire des ancêtres, tantôt écoutant de la bouche de ce cher oncle le récit des hauts faits de la glorieuse chevalerie. Près de la lumière, sont assises nos modestes cousines, occupées de leurs travaux à l'aiguille, souriantes, épanouies comme des roses du parterre ; notre tante, avec orgueil, de temps en temps, jette sur elles des regards de satisfaction et d'amour. Le petit Guillaume, lui, sautillant comme l'oiseau-mouche, voltige de cercle en cercle, de fleur en fleur. Pensez-vous qu'ils parlent de nous, mon frère ?

Edouard.—Ils ont dû penser à nous bien souvent depuis notre départ ; ils nous ont suivis de l'œil de l'imagination sur les vagues du détroit, et à travers les campagnes de l'Angleterre ; il ne s'est guère passé une heure, il est bien probable, sans qu'ils aient rappelé notre souvenir ou prononcé notre nom.

Alfred.—Oui ! et maintenant, ils nous croient fêtés ici, entourés des tendresses maternelles, prévenus des politeses de la cour, et coulant doucement les heures dans les distractions et les réjouissances sans cesse renouvelées. O cruelle dérision ! Ils ne se doutent pas que nous sommes prisonniers, enfermés sous clef, dans la nuit silencieuse, entre quatre murs sombres et sévères, veillant seuls auprès de cette pâle et vacillante lumière... O Edouard, c'est triste, profondément triste !

EDOUARD.—Pourquoi, mon frère, vous attrister de nouveau ?

ALFRED.—Hélas ! nous sommes les plus infortunés des orphelins !... Nous n'avons jamais connu notre père ; à peine avons-nous entrevu le visage et les caresses de notre mère. Notre enfance à langui sur une terre d'exil ; et aujourd'hui, pour la première fois que nous mettons le pied sur le sol de notre patrie, que pleins d'illusions et de projets de bonheur, nous revenons au milieu des nôtres, voici qu'on nous enferme (nous ne savons pourquoi) sous les verrous d'une cruelle prison. Ah ! il vaudrait mieux pour nous être nés les fils du dernier des paysans ; au moins nous pourrions jouir en liberté du soleil du bon Dieu, du grand air des champs, et des joies intimes de la famille. Ah ! ah !... ne sommes-nous pas trop malheureux ?

EDOUARD.—Pourtant, mon tendre frère, la Providence est loin de nous avoir abandonnés. N'a-t-elle pas procuré à notre enfance les soins de l'éducation la plus soignée ? Ne nous a-t-elle pas fait trouver dans le château de notre oncle, un père dévoué, une tendre mère, des frères joyeux et des sœurs pleines d'affection ? Ici encore vous n'êtes pas complètement abandonné ; ne suis-je pas avec vous ? Vous êtes avec moi, et cela me suffit.

ALFRED.—O le plus affectueux des frères, vous me suffisez amplement ; vous êtes le trésor de mon existence. Pardon, pardon de mes plaintes trop amères.

EDOUARD.—Vous ne m'avez pas offensé, Alfred ; mais je suis peiné de voir que votre esprit se laisse abattre aussi facilement.

ALFRED.—Vous avez été le compagnon de mes jeux, le consolateur de mes peines, le confident de mes projets et le guide de ma vie ; soyez en ce

moment, Edouard, le soutien de ma faiblesse et de mon découragement ; je m'appuie sur votre force, et je veux suivre jusqu'au bout la sagesse de vos conseils.

Edouard.—Mon frère, soyons courageux ; n'épuisons pas l'energie de nos âmes dans des inquiétudes inutiles ; mettons en Dieu notre confiance ; recourons à la puissance de la prière et de la résignation. Des jours meilleurs nous attendent.

Alfred.—Des jours meilleurs nous attendent ! Des jours meilleurs... ! Voulez-vous me permettre, Edouard, de vous communiquer, à ce propos, une pensée qui me poursuit depuis quelque temps, et que je n'ai pas encore osé vous faire connaître ?

Edouard —Parlez, mon frère, je vous écoute.

Alfred.—Depuis que le vaisseau nous a déposés sur les côtes de l'Angleterre, n'avez-vous jamais songé, Edouard, que nous nous trouvons dans les possessions de notre père et que vous êtes l'héritier légitime de ce royaume ?

Edouard.—Cette pensée s'est bien présentée à mon esprit quelquefois, mais je n'ai pas voulu m'y arrêter.

Alfred.—Pourquoi ?

Edouard.—L'ambition n'exerce aucune séduction sur mon cœur, et le pouvoir est pour moi sans attraits.

Alfred.—Y pensez-vous, Edouard ? Il doit être bien doux de marcher à la tête d'un grand peuple.

Edouard.—Il y a dans ce bonheur plus d'apparences trompeuses que de véritable réalité. La royauté entraîne à sa suite des devoirs pleins de responsabilité, des travaux considérables, des soucis

incessants et de cuisantes inquiétudes. L'air vicié des cours est contraire au développement de la vertu ; le vice s'y présente sous mille appas séducteurs ; à chaque pas on rencontre des pièges tendus à la bonne foi et aux bonnes mœurs. Les flatteurs entourent le pouvoir, et la vérité ne peut que difficilement parvenir à l'oreille du souverain... Mon frère, nous avons de bien grandes actions de grâces à rendre au bon Dieu pour avoir mis notre jeunesse à l'abri de tous ces dangers. Heureux qui sait vivre content dans la médiocrité d'une condition privée ! Il est certainement dans une meilleure position pour satisfaire en ce monde les désirs et les aspirations légitimes de son cœur, et pour acquérir, en servant Dieu, des droits au trône immortel du paradis, et à la couronne de la béatitude.

Alfred. — J'ai souvent entendu dire que votre modestie et votre modération vous rendaient digne du trône. Edouard, j'en ai la preuve en ce moment. Songez donc au bien que vous pourriez faire, si vous aviez en main les moyens et les ressources de l'autorité suprême. Sous votre égide bienfaisante, la vertu se développerait dans l'étendue de vos vastes domaines ; vous protégeriez l'honneur et la pratique de la religion sainte ; vous assureriez le règne des lois les plus sages ; par vos soins et votre encouragement fleuriraient l'agriculture et les arts de la paix ; les impôts seraient diminués ; l'odieux *danegelt* serait aboli, et vous délivreriez la patrie de la honte, de la servitude et du joug étranger. Certes, mon frère, il y a là, ce me semble, une haute, une grande, une digne et noble mission à remplir.

Edouard. — Si jamais, par un signe manifeste de sa volonté, Dieu m'appelle à régner, je ne reculerai pas devant mon devoir ; d'ici là, je me garderai bien de faire aucune démarche pour décider dans ce sens le cours des événements.

Alfred. — Pourquoi pas? Pensez-vous que ce soit un mal de revendiquer la jouissance de ses droits ?

Edouard.—Le mal n'est pas dans cette revendication ; mais certainement il ne résulterait aucun bien des divisions acharnées, des guerres intestines, et des luttes sanglantes qui s'ensuivraient. Je ne veux pas forcer mon chemin au pouvoir par le tranchant du sabre et la pointe de l'épée; je ne veux pas que, dans les intérêts de notre dynastie, il soit versé une seule goutte du sang de mes concitoyens ; je ne veux pas régner sur des campagnes dévastées, sur les ruines fumantes de villes réduites en cendres. Mon unique désir serait de régner sur les esprits et sur les cœurs par l'amour et le respect. Dieu peut bien, s'il le veut, me ramener sur le trône de mes ancêtres, sans trouble, ni guerre, ni commotions, par les voies douces et pacifiques de la volonté populaire.

Alfred.—C'est étonnant ! incompréhensible ! Quelque chose me dit là, au fond du cœur, qu'un jour votre front ceindra la noble couronne d'Angleterre. Pourtant, l'heure présente, si menaçante et si sombre, ne nous laisse entrevoir pour l'avenir aucune lueur d'espérance ; nous paraissons plutôt monter les degrés d'un échafaud que les marches d'un trône.

Edouard.—Le Dieu qui nous a si longtemps couverts de sa protection, ne raccourcira pas pour nous la puissance de son bras.

Alfred.—Mon frère, excusez ma naïveté. Voici un projet que je chéris : quand vous serez roi d'Angleterre, vous prendrez pour votre part l'administration intérieure du royaume ; ce sera un vaste champ pour l'exercice de votre zèle, de votre justice et de votre sagesse. Et moi, avec votre gracieuse permission, je serai le généralissime de vos

troupes. Nous aurons une armée peu nombreuse, pour ne pas écraser le peuple sous le fardeau des taxes, mais une armée bien aguerrie, bien exercée, bien disciplinée. Je veux avoir une flotte considérable, montée par de braves et d'habiles marins, pour croiser continuellement entre l'île et le continent ; j'entourerai l'Angleterre d'une ceinture d'efficace protection; impossible alors sera-t-il aux hommes du Nord d'y faire des descentes, du butin et des conquêtes. Qu'ils l'osent seulement !

EDOUARD.—Voyons, Alfred, voyons ! Vous vous perdez dans vos brillants châteaux en Espagne, vous rêvez tout éveillé...Retirons-nous dans notre chambre; allons prendre le repos dont nos esprits et nos membres fatigués ont un si grand besoin. Puisse votre sommeil être réjoui par des images et des songes aussi agréables !

ALFRED.—Au contraire, je redoute les horreurs de rêves affreux ; je crains que les lugubres impressions de cette triste journée, en des cauchemars pénibles, ne retracent à mon imagination des trahisons, des meurtres, des poignards et du sang.

EDOUARD.—Allons...que Dieu nous protège et veille sur nous !

(*Ils entrent dans leur chambre ; immédiatement arrive Sweyn, marchant sur le bout du pied ; il ferme à clef la porte du corridor.*)

SCÈNE II.

SWEYN (*seul*).—Oui, que Dieu vous protège, qu'il veille sur vous...Pauvres et innocentes victimes, vous ne sortirez plus vivantes de cette chambre ; seulement des mains homicides en sortiront vos cadavres insensibles. Vous passerez des bras du

paisible sommeil à la couche froide et humide du tombeau. Mais vos âmes, immaculées et pures comme de blanches colombes, s'envoleront là-haut, vers les demeures du bon Dieu. Derrière cette fenêtre secrète, j'ai tout entendu, et leur douce prière, et leur tendre conversation. Peut-on voir quelque part des sentiments plus nobles, des idées plus généreuses, des intelligences plus élevées et des cœurs plus aimants? Où trouvera-t-on des âmes moins ambitieuses? Godwin, qu'as-tu à redouter de ces anges d'innocence et de vertu? Il faut être méchant comme toi, il faut être méchant comme moi, pour nous attaquer à des existences si douces et si inoffensives...Quelle tempête! (*Il regarde à la fenêtre.*) La nature se désole. Grondez, tonnerre des nues, éclatez avec fracas; éclairs du firmament, frappez la terre de vos foudres enflammées; vents du ciel, mugissez sourdement; éléments irrités, réunissez vos efforts et vos colères pour renverser ce château maudit; car, dans un instant, sous son toit, va s'accomplir le plus odieux et le plus inutile des forfaits...Pauvres princes, vous dormez calmes et tranquilles sur le bord de votre tombe. J'ai le bras levé sur vos têtes, et pourtant je vous estime, je vous admire et je vous aime...Oui, oui, vivez, vivez! Pourquoi n'ouvrirais-je pas la cage? et les oiseaux s'envoleront! Pourquoi, avec eux ne prendrais-je pas la fuite pour le pays de Normandie? C'est trop tard! Les assassins, qui seront ici dans un moment, donneront l'éveil; Godwin nous arrêtera, et c'est ma mort; trop tard, trop tard!...La mort! craindrais-je la mort? mais la mort ne vaut-elle pas mieux que cette misérable existence dévorée de chagrins, de remords et d'inquiétudes? ...Non, je ne veux pas mourir; il est si terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur. J'aime les princes, j'aime encore mieux ma vie...Oh! pourquoi m'être engagé si avant dans la voie du crime?...Tonnerre, grondez; foudre, éclatez; vents,

mugissez ; mon âme est ballotée par la tempête... Mon Dieu ! mon Dieu ! je tombe dans l'abîme du désespoir. Sauvez-moi, sauvez les princes...Hélas ! le sort en est jeté ! Voici qu'arrivent mes démons à face humaine.

(*Céowulf et Synéwulf entrent.*)

SCÈNE III.

SWEYN, CÉOWULF, SYNÉWULF.

SWEYN.—Ah ! vous voici, mes braves.

CÉOWULF.—Minuit sonne au cadran de la cathédrale.

SYNÉWULF.—Toujours fidèles au rendez-vous.

CÉOWULF.—Frapperons-nous tout de suite ?

SWEYN.—Non, attendez une minute, je vais me rendre dans les caveaux du château. C'est là que vous apporterez les cadavres. Vous descendrez par le premier escalier, à droite ; toutes les portes seront ouvertes. Frappez vite et fort, mes braves ; surtout qu'on n'entende pas un seul gémissement.

CÉOWULF.—Allez ; soyez tranquille.

SYNÉWULF.—Ne craignez rien, nous avons le bras sûr. (*Sweyn sort.*)

SCÈNE IV.

CÉOWULF, SYNÉWULF.

CÉOWULF.—Quelle belle nuit, Synéwulf, pour les gens de notre métier !

SYNÉWULF.—Une nuit faite exprès, Céowulf.

CÉOWULF.—C'était vraiment joli : le vent tordait les arbres sur le flanc de la montagne.

SYNÉWULF.—La pluie descendait par torrents à travers les rochers.

CÉOWULF.—Un coup de tonnerre, comme pour m'écraser, a éclaté avec fracas sur ma tête.

SYNÉWULF.—A deux pas de moi, la foudre a mis en éclats un chêne noueux.

CÉOWULF.—Les éclairs, en serpentant, sillonnaient les sombres nuages.

SYNÉWULF.—Un éclair, tombant droit du ciel en terre, de sa flamme brûlante m'a effleuré la figure.

CÉOWULF.—Quelle belle nuit, Synéwulf!

SYNÉWULF.—Céowulf, quelle belle nuit !

CÉOWULF.—Les hommes tremblent et se cachent; nous avons libre carrière. Les loups sortent de leurs bois, les ours de leurs tanières ; ils peuvent en sécurité égorger les tendres et timides agneaux.

SYNÉWULF.—Pourtant, j'ai là, au cœur, un pressentiment que nous ne réussirons pas cette nuit.

CÉOWULF.—Ah ! ah ! un pressentiment, et pourquoi donc ?

SYNÉWULF.—Hier soir, un corbeau est venu se percher en face de la grotte; il a fait entendre trois sinistres croassements, puis il s'est envolé par le côté gauche.

CÉOWULF.—Par le côté gauche !

SYNÉWULF.— Cette nuit, un hibou, voltigeant à travers l'ombre et la tempête, n'a cessé de répéter ses cris gémissants.

CÉOWULF.—Bah ! bah ! laissons là ces funestes présages. Voguons contre les vents et les étoiles. Tu vas voir que, entre nos mains, ces enfants passeront de vie à trépas comme de faibles colombes... Camarade, le temps d'agir est arrivé... Je vais rester à la porte ; entre, pour étudier la disposition des lieux et t'assurer si les princes dorment. S'ils sont éveillés, dis-leur avec un grand air de bonhomie, que tu es envoyé par Sweyn, pour voir s'ils ne manquent d'aucune chose. Alors nous remettrons le coup à une heure plus avancée de la nuit... (*Synéwulf entre dans la chambre.*) Un corbeau ! trois croassements ! du côté gauche ! un hibou ! tout de même c'est d'un mauvais augure. Toutefois je me garderai bien de lui laisser soupçonner que cela me préoccupe... (*Synéwulf revient.*) Eh bien ?

SYNÉWULF.—Ils dorment. Oh ! mon ami, quel spectacle attristant !

CÉOWULF.—Quoi donc ? tu me parais ému !

SYNÉWULF.— Ils reposent sur leur lit blanc, entre leurs blancs rideaux, le visage calme, comme des enfants au berceau. La faible lueur de la lampe à leur chevet semble les couronner d'une auréole de gloire ; ils se tiennent tendrement entrelacés dans les bras l'un de l'autre. La tête du plus jeune repose inclinée sur la poitrine de l'aîné ; le sourire est sur leurs lèvres qui semblent s'épanouir comme deux roses vermeilles. Près du lit, sur une petite table, on voit un crucifix et deux livres de prières. Mon ami, va voir toi-même comme c'est touchant !

CÉOWULF.—Quoi ! ton courage est-il ébranlé ? serais-tu décidé à ne pas frapper ?

SYNÉWULF.—Oui, si tu le veux bien.

CÉOWULF.—Le cœur te manque sitôt !

SYNÉWULF.—Le tigre quelquefois respecte sa proie et épargne sa victime.

CÉOWULF.—Et la livre d'or ?

SYNÉWULF.—Ouais ! de l'or ! nous en avons de l'or ! ! nous en gagnerons en mille autres circonstances.

CÉOWULF.—Voyons, Synéwulf, je ne te reconnais plus. N'as-tu pas honte de toi ? Tu parles comme une femme.

SYNÉWULF.—Mon bras, Céowulf, est toujours bon, toujours prêt ; mais pour cette fois, je te l'avoue, j'aurais préféré.....

CÉOWULF.—Allons, allons, courage ! à l'œuvre ! frappe l'aîné, je me réserve le cadet. Une main sur la bouche ; et de l'autre, le poignard droit au cœur... (*Ils entrent tous les deux dans la chambre ; presque immédiatement on entend des cris : " Au meurtre ! au meurtre ! " puis des gémissements. Les deux assassins reviennent épouvantés sur la scène.*)

CÉOWULF.—Malédiction ! lâche ! le coup est manqué !

SYNÉWULF.—Sauvons-nous ! Vite, sauvons-nous !

CÉOWULF.— Le mien a reçu un coup mortel ; qu'as-tu fait, misérable ?

SYNÉWULF.— La main m'a tremblé ! La force m'a abandonné.

CÉOWULF.— Maintenant, si nous sommes arrêtés, infâme, poltron, c'est ta faute.

SYNÉWULF.—Cruel démon, dis donc plutôt que c'est ta faute. Pourquoi ne pas obéir à mes pressentiments ?

CÉOWULF.—Pressentiments d'âme faible ! Mécréant, sortons ! A la grotte, nous règlerons cette affaire.

SYNÉWULF.—Ici même, si tu le veux.

(Céowulf et Synéwulf sortent. En même temps Edouard et Alfred apparaissent sur la scène ; Alfred tient une épée à la main.)

SCÈNE V

ÉDOUARD, ALFRED.

ALFRED.—Où êtes-vous, lâches assassins ? Où êtes-vous ? Ah ! si je pouvais vous rejoindre !

EDOUARD.—Mon frère, arrêtez !...(*A part.*) Ciel ! il est blessé, le sang coule.

ALFRED.—Misérables scélérats, où êtes-vous ?

EDOUARD.—Arrêtez, mon frère !

ALFRED.—Vous choisissez, pour attaquer, les ténèbres de la nuit, vous vous glissez dans l'ombre, vous êtes des lâches !

EDOUARD.—Mon frère, modérez-vous, vous vous faites du mal.

ALFRED.—Vous attendez que nous soyons ensevelis dans les bras du sommeil. Je vous le répète : vous êtes des lâches ! Venez maintenant, si vous vous l'osez : venez, je vous attends.

EDOUARD.—Vous vous épuisez inutilement à chercher, à appeler, à défier ; ces gens, croyez-moi, sont déjà loin.

ALFRED.—Oh ! les gueux ! les malheureux ! les lâches ! Qu'ils se montrent donc en face : voici mon bras, voici mon épée.

EDOUARD.—Mon frère, voyez donc comme vous chancelez ; je dois vous en avertir ; vous êtes blessé !

ALFRED.—Je suis blessé ? Vraiment ? L'êtes-vous, vous aussi, mon frère ?

EDOUARD.—Non.

ALFRED.—Dieu soit béni !

EDOUARD.—Je me suis éveillé à temps ; de la main j'ai paré le coup qui était levé contre ma poitrine.

ALFRED.—Dieu soit béni, je le répète ; car c'est à votre vie surtout qu'on voulait s'attaquer, soyez-en certain, mon frère.

EDOUARD.—Alfred, prenez ce fauteuil ; souffrez que j'étanche le sang qui coule de votre côté.

ALFRED.—Oh ! ce n'est rien, ce n'est qu'une égratignure ; je ne ressens aucune douleur.

EDOUARD.—N'importe, permettez que j'examine votre blessure ; il faut sans retard bander cette plaie, quelle qu'elle soit.

ALFRED.—Je vous le disais, Edouard, que la trahison planait sur notre tête.

EDOUARD.—Hélas ! ce n'est que trop vrai !...Mon cher frère, pardonnez si je vous fais violence ; de toute nécessité il faut vous asseoir, et me laisser soigner votre blessure. C'est pour votre bien, Alfred. (*Il le prend par le bras.*)

ALFRED.—J'obéis, j'obéis. Oh ! comme je suis faible, mes jambes ploient, mes pas hésitent. (*Aidé*

par Edouard, il s'assied.). Ma vue s'embrouille,...les objets s'effacent,...je ne vous vois plus,...mon frère, où êtes-vous ?

EDOUARD.—Je suis à vos côtés, ne craignez rien ; je ne vous abandonnerai pas.

ALFRED.—Je me sens faiblir...Les idées m'échappent...Je m'évanouis...mon frère...

EDOUARD. (*Il essuie le sang et bande la blessure.*)—Ce pauvre frère, comme sa figure est pâle ; il a perdu tant de sang...l'émotion l'a tant fatigué...Il est passé de l'évanouissement au sommeil. Merci ! mon Dieu, ce repos réparateur calmera ses esprits agités. Comme cette blessure est profonde ! l'assassin avait visé droit au cœur. Qu'il est pénible dans un aussi pressant besoin de n'avoir aucun homme de l'art. O mon ange, soyez son médecin, guidez ma main dans cette délicate opération...(*Il lui donne un baiser.*) O tendre frère, repose en paix. Je voudrais être à ta place. Qui sait si les assassins ne sont pas dans la chambre voisine ? Qui sait si de nouveaux coups ne sont pas levés sur nos têtes ?...Chers parents de Normandie, que diriez-vous, si vous nous voyiez dans une telle situation ? Mon Dieu, cachez-leur nos dangers, épargnez cette douleur à la tendresse de leur cœur.

ALFRED (*se réveillant*). — Edouard, Edouard ! où êtes-vous ?

EDOUARD.—Ici, mon frère, près de vous.

ALFRED.—Edouard, qu'est-ce que cela veut dire ? Quels sont ces murs ? Où sommes-nous donc ?

EDOUARD.—Dans notre petit parloir, près de notre chambre à coucher.

ALFRED.—Oh ! oui ! c'est vrai. Suis-je malade ? Que signifient ces linges ?

EDOUARD.—C'est un bandage, mon frère.

ALFRED.—Un bandage ? Suis-je blessé ?

EDOUARD.—Oui ! mais ne craignez rien ; vous l'avez dit, ce n'est qu'une égratignure.

ALFRED.—Où, cette égratignure ?

EDOUARD.—A votre côté, mon frère.

ALFRED.—Qui m'a fait cette blessure ?

EDOUARD.—Un mauvais chien. Ne vous en souvenez-vous pas ?

ALFRED.—Oh ! oui, je m'en souviens ! C'est vrai .. Où est notre oncle Richard ? Où est cousin Guillaume ?

EDOUARD.—Dans leurs appartements, Alfred. Il est tard, il est plus de minuit.

ALFRED.—Ah ! vraiment ! minuit !... Où sommes-nous donc ici ?

EDOUARD.—Je vous l'ai dit, dans notre petit parloir.

ALFRED.—Oh ! oui, c'est vrai, je l'avais oublié.

EDOUARD.—Souffrez-vous, mon frère ?

ALFRED.—Non, non, je ne souffre pas... Qui donc m'a fait cette blessure... ?

EDOUARD.—La dent d'un chien malfaisant.

ALFRED.—Oh ! oui, c'est vrai, vous me l'avez dit, un mauvais chien.

EDOUARD.—Tâchez de reposer, cela vous fera du bien. (*Silence d'une demi-minute.*)

ALFRED.—Nous irons donc voir bientôt notre mère

Emma. Oh ! quel bonheur ! quelles fêtes elle va nous donner ! Mais que veulent dire ces poignards ensanglantés ?

EDOUARD.—Mon frère, vous avez la fièvre... Voulez-vous boire ?

ALFRED.—Oui ! je le veux bien.

EDOUARD (*à part*).—Hélas ! je n'ai que de l'eau froide à lui donner.

ALFRED (*après avoir bu*).—Merci ! merci, ô le meilleur des frères. Voilà un cidre qui est délicieux, tout à fait rafraîchissant, un vrai cidre de Normandie... Mais, que vois-je ? Une prison ! un cachot ! deux assassins ! Au meurtre ! Au meurtre ! On veut assassiner mon frère.

EDOUARD (*secouant le bras d'Alfred*).—Alfred, revenez à vous, chassez ces sombres images ; vous avez le cauchemar !

ALFRED.—Le cauchemar ! mais, je ne dors pas. Le cauchemar ! au contraire, Edouard, voyez donc se dérouler devant nous ce riant tableau : un roi,... un évêque,... deux nobles seigneurs,... un peuple innombrable. Brithowald,... Léofric,... Siward,... mon Edouard. Mon frère, vous êtes roi, vous tenez le sceptre, vous portez la couronne ! O ! que c'est beau ! que c'est beau !

EDOUARD.—Alfred, vous êtes fatigué ! Voulez-vous venir vous reposer sur votre lit ? je vais vous y conduire.

ALFRED.—Je le veux bien, je le veux bien ; mais à la condition que vous restiez près de moi.

EDOUARD.—J'y resterai... Donnez-moi votre main, appuyez-vous sur mon bras.

ALFRED.—Comme tous mes menbres sont engourdis !... O le meilleur des frères !

EDOUARD (*à part*).—Mon Dieu, protégez-nous le reste de cette nuit. Eloignez de nous la main cruelle de l'assassin.

(*Ils entrent dans leur chambre ; Sweyn arrive tout de suite.*)

SCÈNE VI

SWEYN (*seul*).—L'enfer est dans mon cœur. Je ne fermerai plus cette porte ; qu'ils s'échappent, s'ils le veulent. Je rends grâce au ciel de ce que les princes n'ont pas succombé sous le coup meurtrier. De cette fenêtre encore, j'ai tout vu, j'ai tout entendu. Puisse la blessure d'Alfred n'être pas mortelle !... Vais-je consentir longtemps encore à traîner ma vie de crime en crime, de remords en remords ? Dans les obscurs caveaux du château, à travers les ténèbres épaisses, il me semblait voir tout à l'heure des yeux de feu qui lançaient sur moi des regards flamboyants ; je tremblais de tous mes membres, une sueur froide coulait de mon front. Ah ! c'était l'œil de Dieu pénétrant jusque dans les replis les plus secrets de ma conscience... Godwin, damne-toi, si tu veux ; vis au milieu des forfaits, des assassins et des démons. Pour moi, je fuis ta demeure scélérate et tes faveurs empoisonnées. Je m'en vais, loin du regard des hommes, dans la retraite des forêts, dans la solitude des déserts, cacher mes iniquités, mes regrets et ma pénitence.

(*Godwin entre.*)

SCÈNE VII

GODWIN, SWEYN.

GODWIN.— Céowulf m'a tout dit, Sweyn ; les princes ont donc échappé ?

SWEYN.— Oui, seigneur ; mais adieu, je vous quitte.

GODWIN.— Où vas-tu ?

SWEYN.— Au bout du monde. Je ne puis plus vivre ici ; ces meurtres me tuent.

GODWIN — Sweyn, ne te charge pas le cerveau d'absurdes extravagances. Il faut rester, tu le sais bien....

SWEYN.— Seigneur....

GODWIN.— Tu resteras, te dis-je, tu resteras. Bien plus, tu achèveras l'œuvre commencée. Veux-tu que ta tête tombe à la place de celle des princes ?

SWEYN.— Seigneur, si vous saviez comme ils sont bons, comme ils sont éloignés de tout mauvais dessein. Leur cœur ne renferme pas le moindre germe d'ambition. Assurément vous n'avez rien à craindre de leur innocence et de leur candeur.

GODWIN.— Sweyn, il ne faut pas juger les hommes seulement sur les apparences. Tel, à l'extérieur, passe pour honnête et probe, qui au fond du cœur est un profond scélérat. Si les princes, aujourd'hui, ne sont pas ambitieux, ils le seront. S'ils ne sont pas dangereux, leurs partisans le sont. Il faut donc qu'ils disparaissent : ainsi le veulent la raison, la prudence, l'intérêt.

SWEYN.—Mais, vous le voyez, le ciel est contre nous.

GODWIN.—Le ciel ! le ciel, Sweyn, est pour ceux qui savent s'aider. Après tout, les affaires ne sont pas si mal. Le roi vient de mourir, je suis tuteur de Suénon.

SWEYN.—Le roi est mort !

GODWIN.—Il est mort à minuit, juste à l'heure où devaient tomber sous les coups du poignard Edouard et Alfred. Ils ne sont pas tombés ; c'est un de ces accidents imprévus avec lesquels, dans le cours des choses humaines, il faut savoir compter. La situation est loin d'être désespérée, nous tenons encore nos hommes entre nos mains ; le secret n'a pas transpiré ! Qu'y a-t-il ? Le plan d'attaque sera quelque peu changé, l'exécution en sera un peu retardée ; voilà tout. Allons, Sweyn, du courage ! Faut-il se laisser abattre comme cela pour une bagatelle... Ce que le poignard n'a pu faire, le poison le fera.

SWEYN.—Le poison !

GODWIN. —Oui ! le poison. Ecoute, je vais t'exposer le nouveau projet qu'il te faudra exécuter.

SWEYN.—Seigneur, n'avez-vous rien entendu ?

GODWIN.—J'entends le vent qui fait craquer les branches des arbres.

SWEYN.—N'a-t-on point parlé du dehors ?

GODWIN.- Quand ?

SWEYN.—A l'instant même.

GODWIN.—Non, Sweyn, non : reprends ton sang-froid ordinaire, et écoute bien ces recommandations. Les princes resteront sous ta garde. Personne ne devra pénétrer jusqu'à eux ; tu plaindras leur douleur, tu t'indigneras contre la méchanceté des assassins ; tu leur promettras ta protection et le secours

de ta vigilance ; tu soigneras avec bonté la blessure du cadet. Mais, en même temps, pour unique boisson, tu leur préparera un breuvage empoisonné ; et la mort que n'a pu leur apporter la violence du fer, s'insinuera tout doucement, avec leur sang, dans le plus intime de leurs veines... M'as-tu bien compris ?

SWEYN.—J'obéirai, seigneur... (*A part.*) Hélas ! hélas ! Pour mon malheur, il me fascine comme l'aspic venimeux, de son regard puissant, magnétise le faible oiseau qu'il veut dévorer... (*Haut.*) J'obéirai, seigneur.

GODWIN.—Bien, bien, mon cher Sweyn; à cette décision, je te reconnais.

SWEYN.—Seigneur, avez-vous entendu le bruit d'une voix ?

GODWIN.—Non.

SWEYN.—Il m'a semblé entendre crier : Tu ne dormiras plus, Sweyn. Sweyn tue le sommeil, le doux sommeil, le baume des âmes blessées.

GODWIN.— Laisse donc là ces folles imaginations.

SWEYN.—Tenez, écoutez ! Ecoutez ! Est-ce que vous n'entendez pas résonner par toute la maison : "Sweyn, plus de sommeil, Sweyn a tué le sommeil, Céowulf a tué le sommeil, Godwin ne dormira plus, Sweyn ne dormira plus ! "

GODWIN.—Va dormir, Sweyn, va reposer. Ton esprit retrouvera son aplomb accoutumé; tu seras plus frais et plus dispos pour le travail de demain.

SWEYN.—Demain, oh ! oui ! demain ! quel nouveau crime faut-il commettre demain ? Empoisonner les princes, n'est-ce pas ?

GODWIN.—Oui, mais auparavant je veux les voir.

Je tâcherai d'arracher au consentement d'Edouard une résignation par écrit de ses droits à la couronne d'Angleterre, en faveur de son jeune frère Suénon..

SWEYN.—S'il doit mourir, à quoi bon cette résignation ?

GODWIN.—En affaires, Sweyn, on ne saurait prendre de trop minutieuses précautions ; il est bon de toujours avoir deux cordes à son arc. S'il meurt, la résignation ne nous nuira pas. Si, par un funeste hasard, il nous échappait, elle pourrait nous être d'une immense utilité !

SWEYN.—Godwin, voyez donc ; ces mains sont tachées de sang.

GODWIN.—Non, non, elles sont aussi nettes, aussi blanches que les miennes.

SWEYN.—Les vôtres aussi, seigneur, dégouttent d'un sang noir. Il n'y a pas dans les fontaines de Winchester, assez d'eau pour les laver.

GODWIN.—Ton cerveau est malade, Sweyn, tu es travaillé par une fièvre délirante. Va te mettre au lit.

SWEYN.—Regardez donc ce poignard !

GODWIN.—Où ?

SWEYN.—Là.

GODWIN.—Je ne vois rien.

SWEYN.—Là, là, sur la muraille.

GODWIN.—Il n'y a rien sur la muraille.

SWEYN.—Voyez donc cette main sanglante. Elle trace du doigt des mots mystérieux, en caractères

inconnus, au sens inintelligible... Serait-ce la sentence de Balthasar : Mané, thécel, pharès ?

GODWIN.—Viens, Sweyn, je vais te conduire à ta chambre. (*A part.*) Sortons ; les cheveux, d'horreur, me dressent sur la tête ; à la fin il me ferait peur.

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

EDOUARD, GODWIN.

GODWIN.—Mon cher prince, je vous en prie, ne rejetez pas un bon conseil ; écoutez une parole amie. Signez en faveur de votre jeune frère Suénon, signez cette résignation de vos droits au trône d'Angleterre.

EDOUARD.—Noble comte de Kent, je suis fâché de vous le répéter, vous me faites une proposition à laquelle il m'est impossible d'accéder.

GODWIN.—Je comprends, en effet, que j'exige de vous un grand sacrifice. Vous devez renoncer à de brillantes et royales espérances ; il vous faut en un moment renverser de beaux projets que votre imagination et votre jeunesse caressaient, sans doute, depuis longtemps. Il est si doux de rêver à la gloire d'une illustre couronne !

EDOUARD.—Jamais, comte de Kent, je n'ai nourri mon esprit de rêves, de chimères et d'illusions.

GODWIN.—Je comprends, je comprends. Moi-même, je suis grandement dérangé dans mes projets d'avenir à votre égard. Mais devant la nécessité,

il faut savoir céder à propos. Croyez à mon amitié, croyez à mon dévouement. Dans vos plus chers intérêts, Edouard, signez la résignation que je vous demande.

EDOUARD.—Je vous l'ai déjà dit, comte, c'est impossible.

GODWIN.—Ecoutez bien, mon cher Edouard, ce qu'il me reste à vous dire, et vous verrez vous-même si la raison ne dicte pas mes paroles. Défiez-vous de votre inexpérience et de votre ardeur juvénile; suivez les conseils de la réflexion, de la prudence et de l'âge mûr...Vous êtes environné d'ennemis; vous marchez sur un abîme, la chose est évidente. Malgré ma vigilance, malgré les précautions nombreuses que j'ai prises pour protéger vos personnes, malgré la surveillance active qu'exerce le dévoué et fidèle Sweyn, vous voyez cependant que des assassins ont pu s'introduire jusque dans vos appartements les plus secrets; votre frère est blessé grièvement; et vous, Edouard, vous n'avez échappé au coup fatal que par miracle. Pensez-vous qu'ici vont s'arrêter les périls qui vous menacent? Mon œil aperçoit dans un avenir rapproché d'autres malheurs plus grands, plus terribles, plus déplorables!... je n'ose pas tout dire...De grâce, Edouard, sauvez votre vie, sauvez la vie de votre frère.

EDOUARD.—Eh! qu'avons-nous donc fait de si criminel pour qu'on nous poursuive ainsi?

ODWIN.—Rien, mon prince, rien absolument.

EDOUARD.—De quoi sommes-nous coupables?

GODWIN.—D'être rois. Renoncez à la royauté, et vous êtes innocents.

EDOUARD.—Vous croyez?

GODWIN.—Certainement. Est-ce le pauvre Hardicanut qui aurait, quelques heures avant son trépas, payé les services de meurtriers pour se débarrasser d'un rival ? je l'ignore... Sont-ce les amis du jeune Suénon qui voudraient, par votre mort, assurer le règne et la tranquillité du nouveau roi ? je l'ignore .. Les Danois sont-ils jaloux de l'éclat de vos vertus ? craignent-ils que les sympathies du peuple se déclarent en votre faveur ? je l'ignore encore. Mais ce que je sais fort bien, c'est que vos jours sont comptés, si vous refusez de signer l'écrit que je vous présente.

EDOUARD.—Et si je signe ?

GODWIN.—Alors toutes les défiances et toutes les préventions tomberont d'elles-mêmes. On n'aura plus rien à craindre de votre présence et de vos démarches. Vous recouvrerez votre liberté, vous et votre frère.

EDOUARD.—Nous recouvrerons notre liberté ?

GODWIN.—Oui, et l'on vous conduira tout de suite, je n'en doute pas, auprès de la reine Emma.

EDOUARD.—Nous reverrons notre mère ?

GODWIN.—Vous reverrez votre mère. Votre séjour à la cour sera fêté par une succession non interrompue de réjouissances, de festins et de parties de plaisir. On vous prodiguera tous les honneurs dus à la noblesse de votre rang. Puis, quand vous le désirerez, vous pourrez retourner en toute liberté auprès de vos parents au delà du détroit.

EDOUARD.—O doux pays de Normandie, qui me rendra tes beaux soleils, tes joies pures et tes jours paisibles ?...

GODWIN.—Bien ! bien ! cher Edouard, prince vénéré, je vois avec bonheur que mes raisons finissent

par opérer chez vous la conviction. Mon amitié n'attendait rien autre chose de la perspicacité de votre esprit et de la solidité de votre jugement... Tenez, prenez cette plume, et signez.

EDOUARD.—Comte de Kent, je vous le répète avec regret, je ne le puis.

GODWIN.—Vous ne le pouvez ?

EDOUARD.—Non.

GODWIN.—Je vous en prie, Edouard, signez ; je vous en supplie au nom de votre liberté.

EDOUARD.—Impossible !... Je ne le puis.

GODWIN.—Au nom de l'amour que vous portez à votre frère.

EDOUARD.—Je ne le puis.

GODWIN.—Par le souvenir que vous conservez pour vos parents de Normandie.

EDOUARD.—Je ne le puis, Godwin, m'entendez-vous ? je ne le puis.

GODWIN.—Par votre vie.

EDOUARD.—Je ne le puis, je ne le dois ni le veux.

GODWIN.—Vous ne le pouvez ? N'êtes-vous pas le maître de vos actes ? Qui retient votre main ?

EDOUARD.—Dieu, la patrie, le devoir, l'honneur. Je suis né roi d'Angleterre, je resterai roi d'Angleterre.

GODWIN.—Vous êtes le roi d'Angleterre ?

EDOUARD.—Oui, je le suis.

GODWIN.—Roi, où sont vos sujets ?

EDOUARD.—Par tout le royaume, de la Manche aux montagnes de l'Ecosse.

GODWIN.—Quels sont ces sujets ?

EDOUARD.—Les fidèles Bretons, les Angles, les Saxons.

GODWIN.—Ils ne connaissent pas même votre nom.

EDOUARD.—Mon nom vit au fond de bien des cœurs.

GODWIN.—Roi d'Angleterre, où sont vos soldats ?

EDOUARD.—Je n'aurais qu'un mot à dire, il retentirait jusqu'aux extrémités de la Bretagne ; il soulèverait des bataillons de braves guerriers et d'intrépides défenseurs !

GODWIN (*à part*).—Quelle fierté ! Quelle audace ! (*Haut.*) Prince, il faut prévenir ce mot, il faut empêcher ce soulèvement.

EDOUARD.—Oh ! Godwin, ne prêtez pas à mes paroles de fausses interprétations ; vous n'avez rien à craindre, vous le savez bien. Je ne suis pas venu à Winchester fomenter de sanglantes révolutions. Ma mission ici est une visite d'amour filial ; d'ailleurs, ma mission est une mission de paix, d'union, de concorde et de conciliation.

GODWIN.—Mais vous voulez soulever, dites-vous, les peuples de la Bretagne.

EDOUARD.—Je n'ai pas dit cela, Godwin, vous le savez bien.

GODWIN.—Vous voulez appeler autour de vous vos fidèles Bretons pour supplanter par la force des armes la dynastie danoise.

EDOUARD.—Je n'ai pas dit cela ; ce désir est loin de mon cœur.

GODWIN.—N'avez-vous pas dessein de renverser le trône de Suénon pour établir le vôtre sur ses débris et sur ses ruines ?

EDOUARD.—Non, Godwin, non, mille fois non.

GODWIN.—Alors, signez donc.

EDOUARD.—Je ne le puis.

GODWIN.—Oui, oui, je ne le puis, ah ! c'est que vous nourrissez au fond de votre cœur des prétentions cachées, des espérances ambitieuses. N'est-ce pas le secret de votre refus, Edouard ? répondez.

EDOUARD.—Répondez à votre tour, comte de Kent; ne suis-je pas le fils aîné d'Ethelred ? ne suis-je pas l'héritier légitime de ce royaume ? Une injuste invasion a-t-elle pu me priver de mes droits à la couronne ? Ne suis-je pas votre roi ? A quel titre, vous, mon sujet, voulez-vous forcer votre roi à renoncer à des droits inaliénables et sacrés ? à quel titre, je vous le demande ?

GODWIN.—A quel titre... ?

EDOUARD.—Oui ! répondez... !

GODWIN.—A quel titre... ? Mais je cherche vos intérêts...

EDOUARD. – Qui vous en a chargé ?

GODWIN.—Mon dévouement à votre personne, mon amitié.

EDOUARD.—Dévouement hypocrite ! amitié de traître ?

GODWIN.—Vous m'insultez !... Jeune homme, il est inutile de raisonner plus longtemps avec vous. Je n'ai plus qu'une fois à vous réitérer mon ordre. Ecoutez-le bien. Je vous dis qu'il vous faut, de toute nécessité, et tout de suite, signer ce papier.

EDOUARD.—Je ne le signerai pas.

GODWIN.—Apprenez, jeune imprudent, que c'est moi qui vous fais retenir sous les verrous de cette prison.

EDOUARD.—Je le savais.

GODWIN.—Vous êtes en mon pouvoir, votre existence est entre mes mains.

EDOUARD.—Mon corps est entre vos mains, mais non pas mon âme.

GODWIN.—Je vous enlèverai, pour le reste de vos jours, le bienfait de la liberté.

EDOUARD.—Mon âme est libre jusque dans les fers.

GODWIN.—Je confisquerai toutes les propriétés que te laisse ta mère en Angleterre.

EDOUARD.—Les biens de ce monde sont fragiles et périssables: insensé qui place en eux le principe de son bonheur.

GODWIN.—Je te bannirai au fond d'un cachot dans les solitudes et les montagnes du pays de Galles.

EDOUARD.—La terre entière pour le chrétien est un exil.

GODWIN.—Toute la terre est un exil !...Tu renies l'Angleterre, renégat ? L'Angleterre n'est-elle pas ta patrie ?

EDOUARD.—Le ciel est ma patrie.

GODWIN.—Signe, ou je t'enverrai à la mort.

EDOUARD.—Vous m'enverrez à la gloire.

GODWIN.—Je te ferai périr au milieu des plus affreux tourments.

EDOUARD.—Le Dieu de la croix me donnera la force des martyrs.

GODWIN.—Jamais, non, jamais on ne m'a parlé vec tant d'audace.

EDOUARD.—Vous n'avez donc jamais parlé à un roi ?

GODWIN.—O rage !...O désespoir !...qui me vengera de tant d'insolence ?

EDOUARD.—Allez, ministre infidèle, achevez sur moi votre œuvre de scélérate iniquité...Mais rappelez-vous que là-haut, il est un juge qui punit les scélérats ; il est un père qui veille sur l'innocent et l'orphelin.

GODWIN.—Démons ! Satan ! enfers ! délivrez-moi de cet enfant qui fait mon tourment et mon supplice.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

EDOUARD (*seul*).—Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi la force et le courage de souffrir jusqu'au bout. Accordez-moi le pardon des injures...Je remets ma vie entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira.

(*Alfred entre.*)

SCÈNE III

EDOUARD, ALFRED.

ALFRED.—J'ai tout entendu, Edouard, par cette porte entr'ouverte. Pourquoi n'avez-vous pas signé ?

EDOUARD.—Si j'eusse cru que cela eût pu vous sauver la vie, je l'aurais fait, Alfred.

ALFRED.—Je ne parle pas pour moi, Edouard : demain je ne serai plus ; je parle pour vous.

EDOUARD —Si ma perte est décidée, les concessions et les bassesses n'adouciraient pas la cruauté des tigres.

ALFRED.—Eh ! qui sait ?

EDOUARD.—Du reste, par une semblable renonciation dussè-je certainement sauver ma vie, je ne voudrais pas la racheter à ce prix. Je ne vendrai pas, comme Esaü, mon droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

ALFRED.—Vous n'auriez par là, mon frère, aucunement engagé vos droits. Cette concession vous aurait été arrachée par la violence. Le danger passé, vous auriez pu, en toute justice, protester contre la force et la contrainte dont on se serait servi à votre égard ; vous auriez fait reconnaître l'invalidité d'un tel contrat.

EDOUARD.—Les malveillants auraient vu, dans cette conduite, du louche et de la duplicité.

ALFRED.—Les méchants, malgré nous, nous forcent quelquefois à mettre de côté cette délicatesse de sentiment et ces scrupules excessifs.

EDOUARD.—Je veux être, avec tout le monde, franc et sans dol. Plutôt, mieux vaut mourir avec une réputation pure et intacte.

ALFRED.—Du bruit, mon frère... entendez-vous du bruit ?

EDOUARD.—Oui.

ALFRED.—Serait-ce encore un assassin ? Ecoutez... le bruit des clefs dans la serrure. Le voici... (*Se sauvant à l'autre bout du théâtre*) O mon Dieu ! à notre secours. (*Oswin entre, portant un paquet d'habits sous son bras.*)

SCÈNE IV

EDOUARD, ALFRED, OSWIN.

EDOUARD.—Jeune homme, qui êtes-vous ?

OSWIN.—Je suis, ô mon roi, votre tout dévoué sujet.

EDOUARD.—Comment vous nommez-vous ?

OSWIN.—J'ai nom Oswin.

EDOUARD.—Que venez-vous faire ici ?

OSWIN.—Prenez, ô mon prince, prenez ces habits, et fuyez.

EDOUARD.—Où fuir ?

OSWIN.—Dans la campagne, aux portes de la ville.

EDOUARD.—Chez qui fuir ?

OSWIN.—Chez mon père, à la tente de mon père.

EDOUARD.—Qui est votre père ?

OSWIN.—Siward, comte de Northumberland.

EDOUARD.—Vous êtes le fils de Siward ?

OSWIN.—Siward est mon père.

EDOUARD.—Donnez-moi votre main ; vous êtes le fils d'un honnête homme, d'un noble et généreux Breton.

ALFRED.—Approchez, fils de Siward, que je vous presse la main. Vous êtes le premier visage ami que nous rencontrons depuis que nous sommes tombés entre les mains des méchants. C'est un rayon de soleil qui brille à travers la nuit sombre.

OSWIN.—Fuyez, ô mon roi. De grâce, revêtez ces habits, tous deux, et fuyez.

ALFRED.—Pour moi, dans cet état, la fuite est impossible. Mais vous, Edouard, fuyez.

EDOUARD.—Comment sortir d'ici ?

OSWIN.—Sous ce déguisement, c'est facile : on vous prendra pour un des serviteurs du château. Voici les clefs qui vous ouvriront toutes les portes. Le gardien, à la tour du Nord-Ouest, a été gagné par l'appât d'une récompense. Sur la rue vous attendent des valets en armes qui vous conduiront en sûreté au camp de mon père.

EDOUARD.—Au camp de votre père, dites-vous ? Votre père est-il venu en guerre à Winchester ?

OSWIN.—Non, il était accouru en toute hâte du fond de sa province, appelé à la cour par une affaire considérable et pressante. Ainsi l'ont fait, pour la même raison, Léofric, comte de Leicester, et bon nombre d'autres seigneurs. A la nouvelle du danger que courent Vos Altesses Royales, tous ces nobles comtes se sont réunis dans une plaine aux environs de la ville ; là, avec leurs amis et leurs serviteurs, ils forment un bataillon peu nombreux, il est vrai, mais bien aguerri et bien déterminé. Ils vont envoyer sommer Godwin de vous rendre à la liberté ; sinon ils entreront, enseignes déployées, dans l'en-

ceinte de la ville, feront appel aux sympathies et aux bras du peuple, et forceront, s'ils le peuvent, les portes de ce château.

ALFRED.—Comment se fait-il que vous sachiez que nous sommes ici ?

OSWIN.—On ne le sait pas encore, au camp, avec une certitude absolue ; seulement on s'en doute. La rumeur dit que deux princes sont débarqués à Douvres ; qu'ils ont traversé les villes et les campagnes en toute vitesse, qu'ils sont renfermés sous clef, avec secret et mystère, dans les appartements les plus reculés de ce palais. En vain le crime cherche-t-il à se cacher ; à défaut des hommes pour le révéler, les pierres elles-mêmes prendraient une voix.

EDOUARD.—Et c'est sur cette simple supposition que vous vous êtes hasardé à pénétrer jusqu'ici ?

OSWIN.—Ce matin, mon père me tira à l'écart avec tristesse, et, d'un ton de voix solennel, il me dit : " Mon fils, tu sais combien je t'aime ! je t'aime plus que moi-même. Je vais te demander un grand dévouement, peut-être même le sacrifice de ta vie. —Mon père, lui dis-je, parlez, je suis prêt à tout.— Peux-tu essayer de t'introduire jusqu'aux appartements secrets où l'on dit que l'on tient enfermés les deux princes, les fils bien-aimés de nos rois... ? Tu leur porteras des habits pour faciliter leur évasion et déguiser leur fuite. Tu t'en reviendras avec eux, ou tu resteras à leur place, selon que les circonstances l'exigeront.—Mon père, je pars. Votre confiance m'honore. Donnez-moi votre bénédiction." Ce bon père me pressa dans ses bras, déposa un baiser sur mon front, et, les mains tendues sur ma tête, il me bénit avec tendresse. Je le quittai au lever de l'aurore, et me voici.

EDOUARD.—O le noble jeune homme !

ALFRED.—O le plus dévoué des amis !

OSWIN.—Mais, assez de paroles... Ne perdons pas un temps précieux. Partez, partez !

EDOUARD.—Je ne puis abandonner mon frère.

OSWIN.—J'ai des habits pour lui aussi. Fuyez.

EDOUARD.—Il est trop faible. Sa blessure le cloue sur ce fauteuil.

OSWIN.—Je resterai avec lui. De grâce, fuyez !

EDOUARD.—Je ne puis consentir à vous laisser à ma place dans un si grand danger.

OSWIN.—Le danger n'est pas pour moi, il est pour vous.

EDOUARD.—De dépit, on exercera contre vous une vengeance signalée.

OSWIN.—Allez, ne craignez rien, je suis armé de courage.

EDOUARD.—On vous laissera languir des années au fond d'un noir cachot.

OSWIN.—La pensée de votre liberté consolera mes ennuis. D'ailleurs, bientôt mon père viendra me délivrer.

EDOUARD.—On vous enverra à la mort.

OSWIN.—C'est à votre vie qu'on en veut, à la vie de l'héritier présomptif du trône d'Angleterre.

EDOUARD.—Oui, on vous donnera la mort ! vous faisant expier votre noble dévouement dans les tortures et les supplices les plus cruels.

OSWIN.—La mort m'est douce, si je sauve mon roi.

EDOUARD.—Je n'achèterai jamais ma liberté au prix du sang de mes amis.

OSWIN.—O mon roi, refuseriez-vous mon épée, mon courage et ma vie sur un champ de bataille ? Non. Eh bien ! pourquoi alors refuser mes services dans un besoin bien autrement pressant. Déjà nous avons trop retardé ! Fuyez ! fuyez !

EDOUARD.—Encore une fois, Oswin, je ne puis quitter ce pauvre frère malade.

ALFRED.—Edouard, je vous en prie, ne restez pas ici pour moi. C'est mon désir aussi, fuyez ! fuyez !

EDOUARD.—Impossible, mon frère. Je serais un lâche, si je vous abandonnais en de pareilles circonstances. J'empoisonnerais pour toujours le bonheur de ma vie ; sans cesse j'entendrais résonner à mon oreille cette sinistre parole : " Caïn ! où est ton frère ? "

ALFRED.—C'est pousser trop loin les exigences de l'amitié fraternelle. C'est moi, c'est votre frère qui vous en supplie, Edouard, partez. Conservez l'étincelle qui doit rallumer le flambeau de notre race.

OSWIN.—Au nom du royaume tout entier, qui gémit sous la tyrannie étrangère, partez !

ALFRED.—Au nom de nos ancêtres dont la couronne est humiliée et profanée par la main des barbares, partez !

OSWIN.—Je vous en prie par le dévouement de mon père et de ses amis qui sont prêts à sacrifier, pour votre cause, leur vieillesse, leur repos et leurs biens, partez !

ALFRED.—Au nom de nos parents de Normandie, qui seront inconsolables de notre perte commune.

Conservez à leurs vieux jours la part principale de leurs affections. Edouard, partez!

Oswin.—O mon roi, au nom de vos sujets, au nom de vos amis, au nom de Dieu même, partez!

Edouard.—Impossible, Oswin... Impossible, Alfred... Cessez de me presser davantage; ma résolution est prise, mon devoir me retient ici... Laissez-nous, brave jeune homme, généreux ami; ne vous arrêtez pas plus longtemps, de peur qu'on vous surprenne dans ces lieux suspects. Moi, je dois rester.

Oswin.—Eh bien! moi aussi, je resterai. J'ai, de mon côté, un devoir à remplir, celui de vous défendre. Si l'assassin se présente encore, au-devant de sa main criminelle il rencontrera ma poitrine, il rencontrera mon poignard.

Alfred.—Vous êtes aussi brave que noble!

Edouard.—Ecoutez-moi, Oswin, il vous faut retourner auprès de votre père. Vous le remercierez de son attachement à ma personne. Surtout recommandez-lui bien de ne pas se lancer pour moi dans des périls inutiles, et de ne pas compromettre l'avenir de sa fortune par un zèle et un empressement trop généreux.

Oswin.—Je ne puis retourner; je serais déshonoré pour le reste de ma vie. On croirait que j'ai craint le sacrifice, que j'ai reculé devant les ennuis de la prison ou les horreurs de la mort.

Edouard.—Votre caractère est trop noble pour permettre de pareils soupçons... Du reste, je vais écrire pour vous un mot que vous voudrez bien remettre à votre père. (*Il écrit.*)

Oswin.—Oh! que je préférerais ces chaînes à la liberté!

EDOUARD.—"Bien cher comte de Northumberland, je ne puis quitter mon frère. Remerciements et reconnaissance profonde. Votre fils ne m'a obéi qu'à regret. *Edouard.*" Maintenant, Oswin, partez.

OSWIN.—Vous me l'ordonnez ?

EDOUARD.—Je vous l'ordonne.

OSWIN.—Je vous obéis, comme à mon roi.

EDOUARD (*lui donnant la main*).—Que Dieu récompense votre zèle et votre courage !

OSWIN.—Que Dieu vous conserve à l'Angleterre et à l'affection de vos sujets !

ALFRED.—Approchez, tendre ami, que je vous embrasse. Que j'aurais eu de bonheur plus tard à cultiver votre amitié : mais je vais mourir. (*Oswin lui donne la main.*) Adieu donc, cher Oswin, nous ne nous reverrons plus qu'au ciel. Adieu ! (*Oswin sort.*)

SCÈNE V

EDOUARD, ALFRED.

ALFRED.—Pourquoi n'êtes-vous pas parti ? Votre présence aurait soulevé le peuple ; le peuple, comme un torrent irrésistible, aurait renversé tous les obstacles et enfoncé les portes de notre prison.

EDOUARD.—Godwin nous aurait fait égorger, avant que le château tombât entre nos mains.

ALFRED.—Mourir pour mourir, nous n'avons rien à risquer dans une tentative de salut.

EDOUARD.—Alfred, si j'eusse été à votre place, blessé, malade, et que vous eussiez été à la mienne, qu'auriez-vous fait ?

ALFRED.—Je serais resté !

EDOUARD.—C'est bien ! l'affaire est terminée. N'en parlons plus.

ALFRED.—Quel beau caractère que cet Oswin !

EDOUARD.—C'est bien là le fidèle et généreux Breton. L'Angleterre est le pays du courage ferme, froid, inflexible, inébranlable.

ALFRED.—Oh ! si jamais je revenais à la santé ; si jamais il nous était donné de revoir nos jours de prospérité, je voudrais l'appeler près de moi et en faire mon meilleur ami. Mais, mon frère, vous auriez toujours dans mon cœur la première place.

EDOUARD.—Toujours aimable, Alfred.

ALFRED.—Mon frère, j'ai soif...Cette blessure m'a donné une fièvre brûlante, dévorante. (*Il boit.*) Cette eau a un mauvais goût !

EDOUARD.—Alfred, je donnerais beaucoup pour avoir une boisson plus convenable à vous offrir.

ALFRED.—Encore, si on nous servait une eau fraîche et limpide.

EDOUARD.—Je crois qu'elle est fraîche, Alfred. C'est votre palais malade qui vous fait trouver tout ce que vous prenez, fade et insipide.

ALFRED.—Peut-être...J'ai hâte que l'homme au trousseau de clefs revienne.

EDOUARD.—Sweyn ?

ALFRED.—Oui !

EDOUARD.—Y pensez-vous? C'est notre geôlier, mon frère !

ALFRED.—C'est vrai, mais il n'a pas l'air tout à fait méchant. J'ai plusieurs demandes à lui poser.

EDOUARD.—Et lesquelles?

ALFRED.—Je lui demanderai si notre mère doit revenir bientôt, si elle a eu connaissance de notre arrivée à Winchester, si nous devons encore longtemps languir entre ces quatre murs.

EDOUARD.—Sweyn n'est qu'un employé subalterne; il doit ignorer tous ces détails. Et les connaîtrait-il, vous pouvez supposer qu'il a reçu l'ordre exprès de se taire.

ALFRED.—N'importe! Il est difficile que nous ne découvrions pas quelque chose dans l'air de son visage, et dans l'embarras de ses paroles...Mon frère, je deviens plus malade, aïe, aïe!

EDOUARD.—Cette eau vous a-t-elle fait mal?

ALFRED.—Aïe, aïe! je ressens de grandes douleurs intérieures; des coliques atroces, aïe! des points qui m'étouffent; aïe! aïe! mes membres s'engourdissent...Quelle faiblesse s'empare de moi?

EDOUARD.—Alfred, voulez-vous vous reposer quelque peu sur votre lit? Vous y seriez mieux que dans ce fauteuil. Venez, prenez mon bras, je vais vous aider à regagner votre chambre.

ALFRED.—Inutile, Edouard, je m'affaisse...Je vais mourir...Quelque chose d'étrange s'insinue dans tout mon être, circule dans toutes mes veines. Edouard, je suis empoisonné.

EDOUARD.—Empoisonné!

ALFRED.—Oui, je le sens, le poison fait en moi son travail, travail lent, travail sûr...Je suis empoisonné!

EDOUARD.—Hélas! hélas! comment ai-je pu vous donner cette boisson! Hélas! j'aurais dû m'en douter.

ALFRED.—Et qui aurait pu soupçonner tant de scélératesse?

EDOUARD.—O malheur! malheur! mon frère empoisonné! empoisonné de ma main!

ALFRED.—Ne vous affligez pas, Edouard, il n'y a pas de v' re faute.

EDOUARD.—Oh! pourquoi n'ai-je pas goûté le premier à ce breuvage malheureux? J'ai empoisonné mon frère!

ALFRED.—Du calme, Edouard; de grâce, soyez calme.

EDOUARD.—Oh! pourquoi, cette nuit, l'assassin a-t-il manqué son coup? Pourquoi ne m'a-t-il pas rappé à mort? Je n'aurais pas empoisonné mon rère...Mon Dieu, mon Dieu!

ALFRED.—Voyons, Edouard, montrez-vous raisonnable. Est-ce à moi, maintenant, à vous prêcher la résignation? Souvenez-vous que vous avez toujours été plus sage que moi.

EDOUARD.—Mon frère, le mal est-il sans ressources? N'y aurait-il pas moyen, avec des efforts, de rejeter de votre poitrine cette boisson et ces germes mortels?

ALFRED.—C'est trop tard! Je sens que déjà la vie m'abandonne, les sombres voiles de la mort s'épaississent sur mes yeux; je ne vous vois plus... Adieu, Edouard, adieu!

EDOUARD.—O mon frère, la joie de mes jours, l'amour de ma vie, la seconde partie de mon âme,

ne me quittez pas encore, ne me laissez pas seul ici-bas. Je veux vous suivre dans la tombe. Mon Dieu, mon Dieu, soutenez-moi !

ALFRED.—Edouard, donnez-moi votre main. Je vous remercie de vos bons conseils, de vos saints exemples, de votre charité...Je pardonne à Godwin...Je pardonne au bras qui m'a frappé, à la main qui a préparé le poison...Je pardonne à tous mes ennemis...Vous porterez mes dernières paroles et mes dernières pensées à mon oncle Richard, à cette seconde mère si dévouée, à nos cousins de Normandie...Dites-leur comme j'aurais désiré, avant de mourir, les voir encore une fois...Adieu, Edouard, ne m'oublie pas !

EDOUARD.—Mon frère...(*Il sanglote, un genou en terre, la tête appuyée sur le fauteuil.*)

ALFRED.—Que je voudrais avoir auprès de moi un prêtre, et recevoir les derniers sacrements...! Mon Dieu, je vous confesse toutes les fautes de ma vie; je les confesse à la Vierge Marie, à tous les anges, et à tous les saints du paradis. Donnez-moi votre bénédiction, Edouard, qu'elle me serve d'absolution sacramentelle...Mon frère, s'il vous plaît, votre bénédiction !

EDOUARD (*se levant.*)—Que Dieu vous bénisse ! Que le Seigneur tout-puissant vous accorde le pardon et la rémission de vos offenses ! (*Il s'agenouille.*)

ALFRED.—Ainsi soit-il.—Mon frère, vous devez régner un jour. Au nom du ciel, je vous ordonne de soutenir et de poursuivre vos droits au trône d'Angleterre...Jésus !...Jésus !...Jésus !...(*Il expire.*)

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

EDOUARD *seul* (*chargé de fers*).—O mon frère, que n'es-tu ici, à mes côtés! Quel vide immense ton absence a laissé dans mon cœur! Seul, sans ta douce présence dans cette sombre prison, que la vie m'est à charge! Ah! pourquoi m'as-tu abandonné? Mais que dis-je, imprudent? Pourquoi lui envier son bonheur? Pourquoi souhaiter qu'il languît plus longtemps sur cette terre de misères et de larmes? Il est arrivé au lieu de la gloire, de la lumière et du repos. Qu'il jouisse de sa félicité. Que ne puis-je bientôt le rejoindre! Viens, bourreau! frappe cette tête qui s'affaisse sous la douleur, achève ton ouvrage...O mon frère, tu étais sous l'empire d'une amoureuse illusion et d'un pieux délire, lorsque, au moment de rendre ton âme à Dieu, le regard fixe, d'une voix solennelle, tu me disais: "Edouard, poursuis tes droits au trône." Vraiment, j'ai bien l'air d'un roi, chargé, comme je le suis, de chaînes et d'entraves, environné de pièges et d'embûches, la mort planant sur ma tête, n'ayant plus qu'un pas à faire pour descendre dans l'immobilité du tombeau...Mais que signifie cette lumière? Comme elle est belle! Comme elle est brillante! Comme elle est douce! Est-ce toi, mon frère, qui fais descendre dans l'obscurité de mon cachot un rayon de ta gloire céleste?...Que me veut cette pensée soudaine? Un vœu!...Rome...saint Pierre...Alfred, es-tu là, à mon côté, pour souffler à mon âme une sainte inspiration?. .Oui, je le ferai ce vœu!...Mon Dieu, vous le voyez, je suis privé de tout secours; mes amis se

se sont éloignés de ma personne, et mes ennemis ont levé leur main contre moi. Mon père, après bien des travaux, a quitté la lumière de ce monde ; la cruauté perfide m'a enlevé la société de mes frères, et mes proches ont dû prendre le chemin de l'exil. Je suis seul et voici qu'on cherche mon âme pour me faire mourir. Mais vous, Seigneur, vous êtes le protecteur du faible et de l'orphelin. Autrefois, Edwin fut exposé à la mort ; et vous l'avez conservé miraculeusement et à la vie et à son royaume. Vous avez rappelé de l'exil cette gloire de l'Angleterre, le saint roi Oswald, et par la vertu du signe de la croix, vous lui avez procuré la victoire sur tous ses ennemis. Si donc vous étendez sur moi la puissance de votre main ; si vous me prenez sous votre bienveillante protection, et que vous me rameniez avec bonté sur le trône de mes ancêtres, j'en fais en ce moment le vœu solennel, ô Seigneur mon Dieu, vous serez le Dieu de mes pensées et de mon cœur ; votre apôtre bien-aimé, le chef de votre Eglise ici-bas, saint Pierre sera le patron de mon choix, le patron vénéré de mon royaume et de mes peuples. De plus, je fais vœu d'aller dans la Ville Eternelle, me prosterner sur le tombeau des Apôtres, et baiser avec respect les reliques bénies du premier pasteur de vos fidèles...Ah ! comme je suis soulagé !...ma foi dans l'avenir est plus vive et plus robuste !... l'espérance me sourit... j'attendrai avec confiance le secours du Seigneur.

(*Godwin, Sweyn, Céowulf, Synéwulf entrent.*)

SCÈNE II

EDOUARD, GODWIN, SWEYN, CÉOWULF, SYNÉWULF.

GODWIN.—Eh bien, Edouard, est-ce maintenant que l'on signe cette résignation ? Le malheur vous a-t-il rendu plus sage ?

EDOUARD.—Le malheur m'a rendu plus ferme.

GODWIN.—Quoi ! toujours la même obstination ! Songez-y, Edouard. Ne refusez pas la dernière planche de salut que je vous présente. Bientôt il ne sera plus temps, votre refus vous aura coûté la vie.

EDOUARD.—Il m'aura alors débarrassé d'un fardeau incommode et inutile.

GODWIN.—Connaissez-vous Léofric et Siward ?...

EDOUARD.—Je connais Léofric, je n'ai jamais vu Siward.

GODWIN.—Léofric ne vous a-t-il pas écrit dernièrement ?

EDOUARD.—Non.

GODWIN.—N'a-t-il pas député quelqu'un auprès de vous ?

EDOUARD.—Personne n'est venu me voir de la part de Léofric.

GODWIN.—Savez-vous que Léofric et Siward sont venus en guerre à Winchester ?

EDOUARD.—Comment l'aurai-je pu savoir ? Est-ce que vous ne me faites pas garder à vue par vos satellites ?

GODWIN.—Vous n'avez pas appris cette nouvelle ?

EDOUARD.—Pour me l'apprendre, vraiment, il aurait bien fallu que Dieu lui-même m'envoyât du ciel son ange ou un messager mystérieux.

GODWIN.—Dans ce cas, apprenez qu'ils ont fait l'assaut de ce château. Leur attaque insensée a été

vaillamment repoussée ; Siward et Léofric sont tombés entre mes mains.

EDOUARD.—Hélas ! hélas ! mon Dieu !

GODWIN.—Et ils ont payé leur perfidie et leur révolte du dernier supplice.

EDOUARD.—O Siward ! O Léofric !

GODWIN.—Et dans un instant, entendez-moi bien, Edouard, si vous ne revenez à de meilleurs sentiments vous les aurez suivis.

EDOUARD.—Oh ! que tardez-vous davantage ? Mon frère n'est plus, mes meilleurs amis me laissent pour le ciel, que fais-je seul ici-bas ?

GODWIN.—Oui, mais songez aux horreurs des souffrances. Vous vous tordrez dans les tortures, et personne n'aura pitié de vous...Bourreaux, vous lui crèverez les yeux, vous lui percerez la langue, vous lui couperez le pied droit et la main droite, puis, étendu sur le sol, vous le laisserez mourir de langueur...Vous sentez-vous la force d'endurer un pareil supplice ?...Vous vous taisez ? Répondez.

EDOUARD.—De telles menaces et une telle cruauté ne méritent que la réponse du silence et de la pitié.

GODWIN.—Mais, tout bas vos lèvres murmurent !

EDOUARD.—Je me contente, au fond de mon cœur, de faire une demande au bon Dieu.

GODWIN.—Quelle demande ?

EDOUARD.—Mon Père, mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

GODWIN.—Oui ! oui ! impudent, consolez-vous avec vos belles morales. Nous verrons dans un

instant si elles peuvent vous sauver. Bourreaux, délivrez-moi de sa présence. (*Céowulf et Synéwulf entraînent Edouard.*) Sweyn, faites vite ; que dans cinq minutes il ait cessé de vivre ; que dans dix minutes la tombe se soit refermée sur ses restes encore palpitants. Puis quand ce sera fait, viens m'avertir. (*Sweyn sort.*)

SCÈNE III

Godwin (*seul*).—Va. j'ai donc trouvé la partie sensible de ton âme. Tu es indifférent à ta propre mort, tu ne l'es pas à celle de Siward et de Léofric. Que j'ai été bien inspiré en inventant cette fausse nouvelle. Tu souffres de la mort supposée de tes amis ; tu emporteras ce chagrin dans la tombe ; ce m'est une vengeance pour ta résistance et ton obstination....Redwald, viens ici...Edouard, toi aussi avant de mourir, tu auras connu ce que peuvent, pour se venger, l'esprit et les ressources de Godwin !...Redwald, arrive donc. (*Redwald entre.*)

SCÈNE IV

Godwin, Redwald.

Redwald.—Seigneur ?

Godwin.—Va trouver Oswald, qui commande les gardes et les braves sentinelles qui veillent à la défense des remparts. Dis-lui que, si Siward et Léofric renouvellent l'attaque, il leur demande, pour quelques minutes, une suspension d'armes. Il leur offrira, de ma part, de les admettre tous les deux dans l'intérieur du palais ; et s'ils craignent

quelque piège tendu à leur bonne foi, qu'ils amènent avec eux une troupe suffisante de leurs amis pour pouvoir au besoin protéger leur vie. Liberté leur sera donnée de fouiller et d'examiner les appartements les plus secrets du château ; ils se convaincront par leurs propres yeux que les princes saxons ne sont pas ici. Par conséquent, n'ayant aucune raison de nous faire la guerre, ils devront mettre bas les armes. De plus, Oswald leur offrira, toujours de ma part, la plus complète amnistie pour eux et et leurs amis ; mon amitié leur est garantie comme par le passé ; et je consens à oublier cette difficulté comme un de ces accidents imprévus dans la politique humaine.

REDWALD.—Seigneur, vos ordres seront fidèlement exécutés. (*Redwald sort.*)

SCÈNE V

GODWIN (*seul*).—Réellement les affaires réussissent à merveille. Les deux princes ne sont plus. Siward et Léofric, ce matin, ont fait contre le château une attaque malheureuse, ils ont été repoussés avec des pertes considérables. Dans un instant, trompés par leurs propres investigations, ils croiront, à n'en pas douter, que leurs renseignements les ont trompés et qu'ils ont agi sur d'injustes soupçons. Les nobles comtes retourneront en paix dans leurs provinces ; et, devant moi, à la cour de Winchester, pour un brillant avenir, s'ouvre un horizon de dix années de pouvoir et de puissance, sans concurrents ni rivaux. (*Sweyn entre.*)

SCÈNE VI

GODWIN, SWEYN.

GODWIN.—Eh bien! Sweyn?

SWEYN.—Seigneur, soyez tranquille, le prince est en lieu sûr.

GODWIN.—C'est bien. Il n'en sera plus question. Réellement, Sweyn, c'est heureux que cet Édouard n'ait pas succédé à Hardicanut; quel caractère ingouvernable, as-tu remarqué?

SWEYN.—Il est vrai qu'il m'a paru avoir beaucoup de fermeté et d'énergie.

GODWIN.—Je n'appelle plus cela de l'énergie; c'est un entêtement indomptable. Avec un tel prince la position n'aurait plus été tenable au gouvernail des affaires. Aucune considération au monde n'aurait pu influencer cet esprit inflexible. Et ce qui est pis, il se serait trouvé, et en grand nombre, des imbéciles, comme Léofric et Siward par exemple, pour admirer et encourager ce qu'ils auraient appelé béatement la piété du monarque, sa justice, sa noblesse, sa grandeur d'âme. Réellement, c'est heureux que j'aie prévenu ce malheur... Mais, Sweyn, tu me parais triste et rêveur, qu'as-tu donc?

SWEYN.—J'étais à songer, seigneur, que le pouvoir coûte bien des peines, des calculs et des soucis.

GODWIN.—C'est vrai, mon ami, c'est très vrai; mais aussi le pouvoir apporte avec lui de bien nombreuses jouissances. N'est-ce pas une satisfaction délectable, je te le demande, que le plaisir de déjouer les plans de ses ennemis, de les faire tomber dans le piège que vous avaient tendu leur

haine et leur malice ; d'exciter, par l'ostentation de votre triomphe et l'éclat de vos succès, leur bile secrète, leur noire jalousie, et leur envie impuissante ?... Siward, Léofric, courbez vos fronts orgneilleux ; ployez humblement le genou ; Godwin l'emporte ; Godwin est votre maître, Godwin est le véritable roi de l'Angleterre. (*Redwald entre.*)

——

SCÈNE VII

GODWIN, SWEYN, REDWALD.

GODWIN.—Eh bien ! Redwald ?

REDWALD.—Siward et Léofric sont revenus à l'assaut avec une ardeur, avec une fureur vraiment incroyables.

GODWIN.—Oswald ne leur a pas offert de visiter le château ?

REDWALD.—Oui, mais ils disent que son offre n'est qu'une supercherie. Ils affirment que les princes sont dans le château, ils désignent même les appartements où on les tient enfermés ; ils ajoutent qu'Alfred a été blessé la nuit dernière, et qu'Edouard n'a échappé que par miracle aux coups des meurtriers. (*Sweyn sort.*)

GODWIN.—Qui a pu leur apprendre de semblables nouvelles ?

REDWALD.—Oswin, le fils de Siward, se serait introduit jusque dans les appartements des princes, leur portant des habits pour faciliter leur évasion. Edouard aurait refusé de quitter son frère mourant.

GODWIN.—Malédiction ! j'ai donc, parmi mes serviteurs, des ennemis et des traîtres ! Sweyn?... Où est Sweyn ?

REDWALD.—De plus, Oswald vous fait dire que le peuple, d'abord hésitant et incertain, vient enfin de se décider pour Siward ; la foule en armes grossit continnellement au pied des remparts, et, en masse compacte, elle se prépare à tenter l'escalade. Oswald craint fort de succomber sous le nombre.

GODWIN. – Cours, Redwald ; va dire à Oswald que, s'il ne peut résister aux flots de la multitude, il se retire avec ses gardes fidèles dans la tour du nord-ouest ; je l'y rejoindrai. Là, nous pouvons soutenir un siège de plusieurs mois ; les armées danoises auront le temps de venir à notre secours. Va, cours, Redwald ; de mon côté, je vais tout préparer.

REDWALD.—Seigneur, seigneur... le château est pris... Voici Siward... Voici ses soldats.

GODWIN.—Tempête ! Malédiction ! (*Il cherche à se sauver. Siward et Oswin, avec une escouade de soldats, entrent.*)

——

SCÈNE VIII

GODWIN, REDWALD, SIWARD, OSWIN, SOLDATS.

SIWARD (*montrant Godwin*).—Soldats, qu'on l'arrête !

OSWIN.—C'est ici le lieu de leur prison ; là est leur chambre à coucher... Où sont-ils ? Edouard... Alfred... où êtes-vous ?

GODWIN. — Cherchez, cherchez, jeune homme ; mais pour les trouver, descendez les longs escaliers, rendez-vous dans les sombres caveaux du château : creusez la terre ; et, à trois pieds sous sol, vous les trouverez.

OSWIN.—Quoi ! ils sont morts !

GODWIN.—Vous le dites, ils sont morts !

SIWARD.—O malheur ! Edourd est mort ! (*Léofric entre avec des soldats.*)

——

SCÈNE IX

GODWIN, REDWALD, SIWARD, OSWIN, LÉOFRIC, SOLDATS.

SIWARD.—Léofric, infortuné Léofric, nous arrivons trop tard : Edouard n'est plus.

LÉOFRIC.—O ciel !... Que dites-vous ?

SIWARD.—Edouard n'est plus... mais malheur à la main sacrilège qui a attenté à ses jours !

LÉOFRIC.—Soldats, soutenez ma faiblesse, soutenez ma vieillesse qui s'affaisse.

SIWARD.—Edouard n'est plus... mais malheur à la bouche scélérate qui a prononcé l'arrêt de son exécution. Tous les maux de la terre et de l'enfer retomberont sur cette tête maudite.

GODWIN.—Ne vous excitez pas, Siward ; vos paroles ne m'effraient point. Vraiment, me pensiez-vous assez sottement stupide pour vous laisser, au milieu de votre triomphe, l'objet chéri de vos brillantes espérances ? Ah ! avant de tomber sous les coups de votre vengeance, j'ai la satisfaction,

au moins, de me repaître de votre douleur et de votre désespoir. Entendez-moi bien, Siward ; entendez-moi, Léofric ; Edouard, votre Edouard, votre roi Edouard est mort. (*Sweyn entre.*)

——

SCÈNE X

GODWIN, REDWALD, SIWARD, OSWIN, LÉOFRIC, SWEYN, SOLDATS.

SWEYN.—Non, Edouard n'est pas mort, je l'ai sauvé.

SIWARD.—O Dieu ! Edouard n'est pas mort !

LÉOFRIC.—Edouard vivrait encore, dis-tu ?

SWEYN.—Oui, noble comte de Leicester, je l'ai sauvé !

LÉOFRIC.—Dieu soit béni !

OSWIN.—O mon père, Edouard est sauvé !

GODWIN.—Tu l'as sauvé, Sweyn ?

GODWIN (*levant sur lui son épée*).—Traître !

OSWIN (*se précipitant au-devant du coup*).—Arrête, scélérat !

SWEYN.—Sachez-le, Godwin ; dès la nuit dernière, j'ai pris cette résolution. Je n'ai plus consenti à être son geôlier que pour devenir son protecteur.

LÉOFRIC.—Oh ! merci, Sweyn, merci ; vous nous avez rendus tous à la vie en nous sauvant la vie d'Edouard.

SWEYN.—Il n'y a pas une demi-heure encore, que Godwin m'ordonnait de faire périr le bon prince : deux bourreaux devaient faire tomber sa tête. Je fis entrer les meurtriers dans le caveau, les premiers ; je refermai la porte sur eux ; puis je cachai la noble victime dans une salle dérobée, attendant avec anxiété que vos efforts vous rendissent maîtres du château.

OSWIN.—Où est-il ? que je coure à sa rencontre, que j'aille lui présenter mes respects, que je l'amène au milieu des siens.

SWEYN.—Dans une chambre, tout près d'ici. (*Oswin sort.*) Vos serviteurs font tomber les fers de ses mains endolories, et revêtent ses épaules d'habits convenables.

LÉOFRIC.—Dieu vous récompensera, Sweyn, et nous aussi. (*Edouard entre conduit par Oswin.*)

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, plus EDOUARD.

SIWARD.—O Edouard, ô notre roi !

TOUS.—O notre roi !

EDOUARD.—Mes pères ! . . . mes frères ! . . . mes amis ! . . .

LÉOFRIC.—Quel bonheur inespéré ! Pour nous, mon enfant, c'est une véritable résurrection ; vous sortez de la nuit du tombeau.

EDOUARD.—Pour moi, après tant d'angoisses, de souffrances et d'infortunes, croyez que c'est un moment de bonheur indicible, de douces larmes de joie, de reconnaissance et d'ineffable ravissement.

GODWIN.—Edouard, tu l'emportes. Voici mon cœur...frappe...venge-toi.

EDOUARD.—Le chrétien ne se venge pas, il pardonne.

GODWIN.—De ton pardon, je n'en veux pas.

EDOUARD.—Je te pardonne.

GODWIN.—Alors, mon bras te vengera. (*Il veut se frapper de son poignard.*)

LÉOFRIC.—Qu'on l'arrête ! (*Des soldats lui retiennent le bras.*)

GODWIN.—Laissez-moi faire, la vie m'est odieuse... La mort !...Je veux me donner la mort !

LÉOFRIC.—Godwin, tu auras peut-être ce que tu demandes ; dans tous les cas, tu auras ce que tu mérites. Dans quelques jours, quand le calme sera rétabli, on instruira ton procès d'après les us et coutumes du royaume. La justice, et non la vengeance, décidera de ton sort. Soldats, conduisez-le dans la tour du nord-ouest, et qu'il y soit tenu sous bonne garde. (*Godwin sort, conduit par des soldats.*)

——

SCÈNE XII

EDOUARD, LÉOFRIC, SIWARD, OSWIN, SWEYN, SOLDATS.

SWEYN (*à genoux*).—O mon prince, j'implore votre pardon. J'ai été bien cruel à votre égard ; punissez-moi, je le mérite. Mais auparavant, je vous en supplie, dites que vous m'avez pardonné.

EDOUARD.—Sweyn, relevez-vous. Je vous dois la vie, puisque sans vous, il n'y a qu'un instant, ma

tête serait tombée sous la hache du boureau. Mon pauvre frère, du reste, le disait : Vous n'aviez pas l'air tout à fait méchant.

LÉOFRIC.—Sweyn, allez, vous obéissez aux inspirations d'un plus méchant que vous. Allez, votre pardon vous est accordé ! Je vous prends à mon service, et dorénavant vous serez un honnête homme.

(*Brithowald entre.*)

SCÈNE XIII

EDOUARD, LÉOFRIC, SIWARD, OSWIN, SWEYN, BRITHOWALD, SOLDATS.

BRITHOWADD.—Salut, Edouard, noble fils d'Ethelred, rejeton d'une race sainte et bénie ; salut à mon roi.

EDOUARD.—Approchez, illustre vétéran du sanctuaire, digne ministre des autels, père vénérable ; venez prendre à ma droite la place qui vous convient.

BRITHOWALD.—O jour trois fois heureux ! Maintenant je puis mourir en paix ; mes yeux ont vu le salut de l'Angleterre, le triomphe du bon droit, l'aurore de jours meilleurs, ainsi que l'espérance et la joie de notre peuple.

LÉOFRIC.—Pour que notre joie fût complète, mon père, il ne manquait, au milieu de nous, que votre présence amie et l'autorité de votre ministère. Voici la couronne d'Angleterre qu'Oswin vient de retirer de la chambre des trésors. Veuillez, mon père, la déposer sur la tête de notre roi.

BRITHOWALD.—Bientôt, sans doute, dans la cathédrale de Cantorbéry, avec les pompes majestueuses du culte, au milieu des transports et des acclamations de tout un peuple, vous serez sacré roi, d'une manière solennelle, de la main de l'archevêque Egelnoth, représentant du siège apostolique et primat du royaume d'Angleterre. En attendant ce jour glorieux, Edouard, recevez de notre commune affection ce signe de votre pouvoir, cet emblème de votre puissance. Rappelez-vous toujours, ô mon roi, de faire régner la vertu, de fuir la flatterie, d'aimer et de soulager le pauvre peuple, de protéger la faiblesse, la justice et l'innocence. (*Il lui met la couronne sur la tête.*) *Ad multos annos.* Prospérité et longue vie au roi Edouard !

TOUS.—Prospérité et longue vie au roi Edouard !

LÉOFRIC.—La paix et la tranquillité sont entrées dans le royaume ; le calme enfin régnera dans nos provinces ; plus de brigandages, plus de violences, la justice et les lois, par toute l'Angleterre, maintenant vont fleurir. Au nom de vos sujets, ô mon roi, recevez l'expression de nos hommages et de notre reconnaissance. Honneur et respect au roi Edouard !

TOUS.—Honneur et respect au roi Edouard !

SIWARD.—Le Danois va repasser les mers. Nous avons fini de courber nos fronts sous le joug de l'étranger ; nous n'aurons plus à supporter les mépris et les dédains d'orgueilleux vainqueurs. Au nom de vos guerriers, ô mon roi, je vous offre nos bras, nos courages, nos épées et nos vies. Honneur et victoire au roi Edouard !

TOUS.—Honneur et victoire au roi Edouard !

OSWIN.—Au nom de la jeunesse bretonne, permettez-moi, ô mon roi, de déposer à vos pieds le

tribut de notre attachement, de notre fidélité et de nos dévouements. Honneur et amour au roi Edouard !

Tous.—Honneur et amour au roi Edouard !

Edouard.—Mes pères, mes frères et mes amis, mon cœur se brise sous le coup d'émotions si rapides et si diverses. Recevez mes remerciements les plus sincères pour la générosité avec laquelle vous n'avez pas hésité à prendre les intérêts d'une cause désespérée. Vénérable évêque de Wil-hire, vos avis et votre expérience régleront l'intérieur de mon palais. Sage Léofric, vous serez l'âme de mes conseils, le promoteur de mes desseins et l'inspirateur de mon administration. Brave Siward, soyez le généralissime de mes armées et de terre et de mer. Pour vous, généreux Oswin, vous remplacerez auprès de moi le meilleur et le plus tendre des frères. O Alfred, du haut du ciel, sans doute, tu prends part aux joies de ce triomphe... triomphe que ta prière et ton sacrifice ont préparé.—Maintenant, mes chers amis, allons remercier Dieu ; allons de ce pas au temple du Seigneur, entonner le chant du *Te Deum*, et rendre au ciel, pour des événements si étranges, de dignes et solennelles actions de grâces.—Vive Dieu ! Vive la patrie ! Vive l'Angleterre !

Tous.—Vive la patrie ! vive l'Angleterre ! (*Tous sortent, Brithowald excepté.*)

SCÈNE XIV

Brithowald (*seul*).—Oh ! que vois-je !... Le voile de l'avenir tombe devant mes regards étonnés... quel règne s'ouvre devant nous ! La terre est plus féconde, l'air plus salubre, le soleil plus riant, les

ondes de la mer plus paisibles. Les prêtres, comme des astres étincelants, répandent les lumières de leur science, de leur zèle et de leur sagesse ; les monastères fleurissent en toute sainteté, le clergé et le peuple à l'envi cultivent la vertu... Quel roi marche à la tête de la nation ! son front est ceint d'une couronne de bienveillance, de bonté, de justice et d'amour. Son cœur ne se gonfle pas d'orgueil ; il foule aux pieds les richesses ; il fuit les orgies des festins ; il ne s'enivre ni de vin, ni de colère, ni de flatteries. Il est humble et petit au milieu de ses serviteurs, compatissant pour les malheureux, généreux et charitable pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Comme une rose au milieu des épines, la pureté virginale, au milieu des dangers de la cour, brille, sur les marches du trône de tout son éclat et de toute sa suavité. C'est un ange du ciel habitant un corps mortel... Entendez les acclamations de tout un peuple. " Dieu nous conserve notre roi, il est notre père, il est le protecteur des veuves et des orphelins. Il a allégé le fardeau des impôts ; il sait repousser l'ennemi ; il administre la justice en toute équité ; ses lois sont douces et paternelles ; l'harmonie et l'intelligence règnent entre lui et l'assemblée de la nation. Dieu nous conserve notre roi, Dieu nous conserve notre père. — Mais qu'aperçois-je sur les bords de la Tamise, aux portes de Londres, sur les hauteurs de Westminster ? Une abbaye, qui s'élève à la gloire de saint Pierre ! la dédicace en est faite avec pompe au milieu du concours des évêques, des seigneurs et d'un peuple immense ; il est honoré des plus hauts privilèges ; il recevra, sous ses voûtes silencieuses et imposantes de majesté, la sépulture de nos rois et des grands hommes de l'Etat. Il restera comme un monument attestant aux âges futurs le zèle d'un pieux monarque pour la gloire de Dieu et sa dévotion pour le prince des

apôtres... Toute la cour, en deuil, dans la plus amère douleur, est agenouillée auprès du roi mourant ; la reine fond en larmes ; lui, calme et souriant : " Ne pleurez pas, dit-il, je ne meurs point tout entier, je vivrai ; en quittant cette terre de mort, j'espère entrer dans la terre des vivants, pour y jouir de la gloire et de la vue de Dieu."... Oui, Édouard, tu jouiras de la félicité des bienheureux ; ton corps chaste et pur, dans la corruption du tombeau, demeure incorruptible ; tes restes vénérés opèrent des miracles. Tu m'apparais revêtu de beauté, de lumière et d'immortalité. L'Eglise t'honore sur ses autels ; et tous les siècles chrétiens, dans leur vénération confiante et respectueuse, t'invoquent sous le nom de saint Edouard le Confesseur.

FIN

CLOSED STACK

388621

PS
9431
R85E2

Proulx, Jean-Baptiste.
Edouard le Confesseur.

CLOSED STACK
CAMERON LIBRARY

M. MAUDIT, drame en 3 actes et un prologue, par Laroquet, Delbès et X ; 39 pages, 14 personnages. 50 cts.

LES AVENTURES DE MANDRIN, mélodrame en 4 actes et 15 tableaux, par Alphonse Arnault et Louis Judicis ; 76 pages, 16 personnages.....50 cts.

CARTOUCHE, drame en trois actes, par MM. T. Nezel et Armand Overnay ; 76 pages, 16 personnages.....50 cts.

LE SIÈGE DE COLCHESTER, drame en un acte, par A. B. ; 17 pages, 7 personnages.....25 cts.

HABIT, VESTE ET CULOTTE, comédie en 4 actes, par MM. Varin et Boyer ; 48 pages, 9 personnages.....40 cts.

LES PIASTRES ROUGES, drame espagnol en trois actes, par Ch. Le Roy-Villars ; 92 pages, 12 personnages.25 cts.

UN DUEL A POUDRE, comédie en trois actes, par E. Fontaine ; 51 pages, 10 personnages.....25 cts.

CAPICOT, comédie en un acte, par A. V. Braseau ; 39 pages, 4 personnages.....25 cts.

STANISLAS DE KOSTKA, pièce en trois actes ; 58 pages, 6 personnages.....25 cts.

LE MAL DU JOUR DE L'AN, ou scènes de la vie écolière, par Joannès Iovhanné ; 54 pages, 7 personnages.. 25 cts.

RIZEL, tragédie en quatre actes, par le Dr Elzéar Paquin ; 131 pages.....25 cts.

LA QUEUE D'UN CHAT, sorcellerie en un acte, par Mareschal-Duplessis ; 14 pages, 5 personnages....15 cts.

LES PIONNIERS DU LAC NOMININGUE, drame en trois actes, par Joannès Iovhanné ; 18 personnages....30 cts.

LES ANCIENS CANADIENS, drame en trois actes, tiré du roman populaire de P. A. de Gaspé, 11 pers.....40 cts.

CONSULTATIONS GRATUITES, farce en un acte (8 personnages), suivie du dialogue-bouffe : LE SOURD (2 personnages) par Régis Roy.....25 cts.

NOUS DIVORÇONS, comédie en un acte, par Régis Roy, (2 hommes, 2 femmes).....25 cts.

LES COUSINS DU DÉPUTÉ, comédie de mœurs canadiennes en quatre actes, compilée et adaptée par E.-Z. Massicotte, (11 personnages et figuration).....50 cts.

[illegible] G, comédie en trois actes, par Lévêque, auteur de *la Malédiction*, *le Proscrit*, etc. (8 personnages)....30 cts.

LA MALÉDICTION, drame-vaudeville en trois actes, par [illegible] (14 personnages et figuration).....30 cts.

[illegible] DU NORD, drame en trois actes, par le P. H. [illegible] S. J. (7 personnages et figuration).....50 cts.

[illegible]TTE DE SANG, drame chrétien en un acte, par [illegible] (6 personnages).....25 cts.

[illegible]NEUR EST SATISFAIT, comédie en un acte, par [illegible] (5 personnages).....25 cts.

PIÈCES DE THÉATRE

POUR JEUNES GENS

LES PAUVRES DE PARIS, drame en 5 actes, par Brisebarre et Nus, arrangé pour les jeunes gens, par A. Martin, 11 personnages $0 50
LE VOYAGE A BOULOGNE-SUR-MER, comédie en 2 actes, 7 personnages 0 20
LES BRIGANDS DE FRANCONIE, drame en 5 actes, par Lamartellière, arrangé pour les cercles de jeunes gens, par W. McGown, 12 personnages 0 50
JOACHIM MURAT, roi des Deux-Siciles, sa sentence, sa mort, drame historique et à sensation, en un acte, 8 personnages 0 15
EDOUARD LE CONFESSEUR, roi d'Angleterre, tragédie en 5 actes, par J. Lovhanné, 12 personnages 0 25
L'UT DIÈZE, comédie en un acte de Grangé et Moinaux, arrangé pour les maisons d'éducation et les jeunes gens, par Guildry, 6 personnages 0 25
BARBOTIN ET PICQUOISEAU, comédie-vaudeville en 2 actes, par Antony Mars, 7 personnages 0 25
NOS BICYCLISTES, opérette en un acte, par Botrel, 6 personnages 0 50
—— La musique se vend séparément 0 25
A QUI LE NEVEU? comédie en 2 actes, par Botrel, 8 personnages 0 25
LE GONDOLIER DE LA MORT, drame vénitien en 3 actes, par Le Roy-Villars, 13 personnages 0 25
—— Musique et accompagnement de la Saltarelle et Barcarolle 0 50
UN JEUNE HOMME PRESSÉ, vaudeville en un acte, par Labiche, 3 personnages 0 25
DEUX PROFONDS SCÉLÉRATS, pochade, par Varin et Labiche, 3 personnages 0 40
ON DEMANDE UN ACTEUR, farce, par Régis Roy, 2 personnages, suivie du discours de Baptiste Tranchemontagne sur LA POLITIQUE 0 25
LE DÉSESPOIR DE JOCRISSE, ou les folies d'une journée; pièce comique en un acte, par Ernest Doin, 5 personnages 0 20
LE DINER INTERROMPU, ou nouvelle farce de Jocrisse; pièce comique en un acte, par le même, 5 pers 0 20
LA MORT DU DUC DE REICHTADT, fils de l'empereur Napoléon Ier; drame en un acte, par le même, 9 p. 0 20
LE CONSCRIT, ou le retour de Crimée; drame comique en 2 actes, par le même, 7 personnages 0 20
LE PACHA TROMPÉ, ou les deux ours; drame comique en un acte, par le même, 8 personnages 0 20
FÉLIX POUTRÉ; drame historique en 4 actes, par L. Fréchette, 16 personnages 0 25
LES JEUNES CAPTIFS; drame en 3 actes, par l'abbé Lebardin, 7 personnages 0 20
L'EXPIATION; drame en 3 actes, par le même, 9 pers. 0 20